65093/A

The Library of the
Wellcome Institute for
the History of Medicine

MEDICAL SOCIETY
OF
LONDON
DEPOSIT

Accession Number

Press Mark
BERTRAND, J.B., and
MICHEL

Mendi Sale Decemb. 10. 1754 — 5.0

Mm. 2. 28.

OBSERVATIONS
FAITES
SUR LA PESTE
QUI REGNE A PRESENT
A MARSEILLE
ET
DANS LA PROVENCE.
AVEC
UN AVERTISSEMENT.

A LYON,
Chez ANDRE' LAURENS, Imprimeur de MONSEIGNEUR LE MARE'CHAL, DUC DE VILLEROY, & de la Ville, ruë Raisin, à la Verité.

M. D CC XXI.
Avec Aprobations & Permissions.

ROYAL MEDICAL SOCIETY OF LONDON

AVERTISSEMENT.

ON demande de toute part d'être instruit sur la Maladie, qui regne à Marseille, pour seconder ce desir on a crû devoir rendre publiques les Observations, qui nous ont été communiquées par les Medecins; qui ont assisté les Malades; celles de Monsieur Chicoyneau Chancelier de l'Université de Montpelier envoyé de la Cour pour réconnoître cette Maladie, & y apporter les secours necessaires, ont déja paru au jour. Voicy celles de Mr. Bertrand Medecin de Marseille, qu'on a jugé à propos de joindre aux premiéres, afin que les Medécins qui s'interessent à la santé de leurs Concitoyens en les examinant & les confrontant les unes aux autres puissent juger du caractére & de la nature de la Maladie, regler leur conduite en cas de malheur sur celle qu'ils ont suivie, & faire usage des Remedes qui leur ont réüssi. Ceux qui ont parcouru les differens Traités, qui en ont été écrits découvriront facilement qu'il en est

de cette espéce, comme des autres; qu'elle est sujette à des varietés, & ne produit pas dans tous les Malades les mêmes accidens; que les symptomes qui l'accompagnent rendent le pronostic qu'on fait les Auteurs sur la Peste de leur tems bien different, & quelquefois tout contraire; que les Remédes qui ont réüssi dans la Peste d'un tems, d'un Païs, d'une Saison, n'ont pas réussi en d'autres; que les mêmes ont eu sur la fin un succés different du commencement & du progrés de la Maladie. Les uns se déclarent pour la saignée, & la regardent comme un des principaux sécours; les autres la condamnent comme pernicieuse; ceux-cy disent avoir employé les Emetiques & les Purgatifs avec un grand succès; ceux-là certifient que tous les Remédes, qui purgent ont toûjours une suite funeste, sur tout quand on les donne au commencement de la Maladie, & qu'ils sont suivis d'une abondante évacuation. Quant aux légers Sudorifiques tous conviennent, que ce sont des Remédes convenables, & les plus appropriés: Il n'est aucun Auteur qui ne propose son Antidote comme certain & experimenté, quoique la composition en soit differente. Au milieu de tant de contrarietés & d'incertitudes, que peut-on faire de mieux que de se confier aux Observations

des Medecins, qui ont été occupés auprés des Peſtiferez à Marſeille ? Et à celle que nous ont laiſſés ces ſages & zélés Medecins, qui ont riſqué autrefois leur vie, & ſe ſont ſacrifié au ſervice du Public, ils ont ſuivi & examiné de près la Maladie, ont reflechi cent fois ſur les ſymptomes, & mis en uſage les Remédes les plus choiſis, dont ils raportent ingenûment le ſuccès, avoüant de bonne foi les mauvais effets & l'inutilité des leurs, auſſi-bien que de ceux que divers Auteurs avoient propoſés comme infaillibles ?

Il n'y a pas beaucoup de fondement à faire ſur la plûpart des Traités de Peſte.

Il eſt peu d'Auteurs en Medecine, qui n'ait écrit ſur cette cruelle Maladie : & bien des gens qui n'ont aucune teinture des principes de cette Science, ny connoiſſance des Remédes ſe ſont émancipés de mettre au jour ce qu'ils ont recüeilli & compilé dans des Livres compoſés ſouvent par d'autres qui avoient encore moins d'experience qu'eux, en ce qui concerne cette Maladie, ſuppoſé qu'ils ſe ſoient trouvés dans les Villes Peſtiferées, où ils ayent ſervi de leur perſonnes, & été témoins de ce qui s'y eſt paſſé. Les uns & les autres ſont également blâmables, & c'eſt une témerité bien criminelle, que d'impoſer au Public, quand il s'agit de la vie du prochain ?

S'il eſt vrai qu'il ne faille pas beaucoup compter ſur la plûpart des Siſtémes de la Peſte faits par des Auteurs, qui n'ont point vû ces ſortes de Maladies, il n'y a pas plus de raiſon de ſe fier à ceux, qui loin des Malades, & ſans aucune expérience de leurs Remédes, du moins pour ce fait, les propoſent avec éloge : cette hardieſſe eſt ordinaire à tous les Charlatans, qui bien ſouvent n'en ont qu'un, qu'ils croyent valoir pour tous les maux, lorſqu'à peine a-t-il réüſſi une fois après mille eſſais pour le plus petit accident d'une légere indiſpoſition, & ces ſortes de Remédes ſont d'autant plus dangereux & pernicieux, qu'ils mettent tout leur Art à tirer des quinteſſences, des Elixirs, & d'autres Remédes ſpiritüeux & volatils, qui ſelon la raiſon, l'experience, & les Obſervations des plus habiles Praticiens ſont plûtôt propres pour diſpoſer à la Maladie, que pour en garantir, & ces impoſteurs l'éprouvent encore aujourd'hui de même que leurs prédeceſſeurs l'ont experimenté en ſuccombant les premiers à la violence de la Contagion.

On n'a pas encore juſqu'à preſent trouvé un Remédе ſpécifique pour cette Maladie, & par toutes les Obſervations des Auteurs de tous les tems, qui ont ſervi les Malades, & mis en œuvre tous les plus excellens

Remédes qu'ils ont experimentés de leurs dévanciers, ou qu'ils ont composés selon les cas & les vûës, que la Maladie & les accidens leur pouvoient inspirer, ils conviennent tous de bonne foy, que nonobstant tous leurs soins, leurs secours, & leurs Remédes ils n'en ont sauvé qu'un très petit nombre, qui ne merite pas d'être mis en pararelle avec celui des morts, d'où il faut inferer que cette Maladie a une cause, qui élude toute la Science & la capacité des plus éclairés, des plus habiles Maîtres, & des plus experimentés Praticiens, & quand on seroit assez heureux pour le trouver ce spécifique, ce puissant, & efficace Reméde, on ne pourroit pas l'employer pour la plûpart des Malades, qui meurent subitement, ou dans les vingt-quatre heures : d'ailleurs ceux à qui il pourroit être donné à tems, manquent de tant de choses necessaires, qu'il est moralement impossible qu'on en puisse sauver sur une centaine deux ou trois.

Le principal & le plus assuré Reméde suivant le sentiment universellement reçû, est de se tenir éloigné, de fuir & éviter les Personnes & Marchandises suspectes ; de n'avoir aucune communication avec tout ce qui vient des endroits infectés ; en un mot de prendre toutes les mésures, les plus exactes & les plus rigoureuses pré-

cautions pour empêcher que le mal ne se glisse des lieux où il regne, dans ceux qui jouissent d'un air sain, pur & salutaire ; car il ne faut qu'une seule Personne, qu'un Pâquet de Marchandise pour infecter toute une Ville, & tout un Royaume. C'est en vain qu'on voudroit compter sur la bonté de son temperament, sur ses forces, sur son âge, ce mal n'épargne personne & ne dépend pas, comme les autres d'un appareil de Maladie, qui se forme dans nous, c'est un venin, qui vient de dehors, & qui comme le poison le plus présent, produit ses effets indifferemment sur toute sorte de sujets bien ou mal constitués, sans distinction d'âge, de sexe comme l'experience de tous les tems le confirmé, & qu'on pourra encore s'en convaincre par les recits & les Observations qu'on a faites sur cette derniere Maladie : Rien n'est mieux établi que cette vérité ; puisqu'on voit des gens, qui joüissent d'une santé parfaite, devenir tout d'un coup malades & mourir subitement, ou dans le jour, sans qu'il précede aucun signe, ny qu'il se manifeste pendant le peu de tems qu'ils vivent aucun accident, qu'on puisse attribuër à quelque appareil de Maladie, d'où il s'ensuit que la cause de la Peste consiste dans un venin, qui s'insinuë bien vîte & bien

facilement dans le corps, & que ſa puiſſance approche de la nature des venins de certains animaux, & de quelques poiſons, qui procurent la mort en peu de tems, c'eſt un venin en effet, qui éteint & ſuffoque les principes de la vie, & porte la gangréne dans le ſang, & puis dans les parties ſolides, comme il ſemble qu'on doive l'inferer des maux de cœur, des abbatemens, des langueurs, des foibleſſes, & défaillances, qui ſubſiſtent même avec la fiévre, & encore plus des Exanthemes, des Charbons & Bubons, qui marquent avec la petiteſſe & l'irregularité du pous une eſpéce de mortification tant dans les fluides; que dans les ſolides; tous leſquels accidens de même, que les autres qu'on obſerve dans ce genre de Maladie peuvent s'expliquer par cette ſuppoſition, quoique variés à raiſon du plus ou du moins de venin inſinué, & par rapport au temperament, à l'âge, à la ſaiſon, & aux autres circonſtances, ſans trop ſe mettre en peine, s'il y a diſſolution ou coagulation dans le ſang; ſi ce venin conſiſte dans un acide, ou un alkali; comme ſi le ſang ne pouvoit être vitié, que de l'une ou l'autre maniére, & par l'un ou l'autre de ces deux êtres, que les Chimiſtes ont inventés: & quand on voudroit les ſuppoſer il ſemble qu'on auroit raiſon de penſer qu'il y a

plûtôt une coagulation dans le ſang qu'une diſſolution, on voit dans les Anthrax & les Exanthémes une preuve de la coagulation du ſang, & de la lymphe dans les Bubons.

Ce n'eſt pas à raiſon d'un acide, ny d'un alkali que le venin de la Vipére, celui de Scorpion, celui de l'Aſpic, & de bien d'autres animaux portent l'extinction dans le ſang & les principes de la vie, & que bien d'autres cauſent des accidens étranges & ſurprenans, comme par exemple celui des Mouches cantharides, & celui de la Tarentule: ces venins produiſent leur effet non pas en tant que décompoſés, ou par quelqu'un de leur principe; mais par toute leur ſubſtance. Il en eſt de même de pluſieurs végétaux: du Napel, du Thora, de la Ciguë de marais, d'une eſpéce de Ranuncule aquatique, de la Ciguë commune, de pluſieurs eſpéces de Solan, du Belladona, que l'on croit tous être des poiſons froids, & qui ſont par conſequent du nombre des coagulans; cependant un des plus aſſurés Remédes contre tous ces poiſons eſt le vinaigre. Il arriva cette Automne dans cette Ville à l'occaſion du fruit de Belladona, que quatre Enfans mangerent, un exemple tout ſurprénant, & des accidens les plus extraordinaires, qui furent calmés par le vinaigre, ce qui proa-

ve, que le vinaigre eſt le Reméde ſpécifique contre le poiſon de cette plante, dont le fruit n'eſt nullement acre, ny corroſif, ny acide, ny aigre, mais doux & fade. Il ne ſeroit pas difficile de prouver l'inutilité de ces deux principes pour l'explication des cauſes de toutes les Maladies. Au ſurplus tant s'en faut que les poiſons des Mineraux & des Végétaux n'agiſſent qu'à raiſon de quelqu'un de leur principe ; d'un acîde ou d'un alkali ; qu'au contraire on en fait des excellens Remédes en les décompoſant, & des alimens ſouvent des poiſons effectifs.

Il eſt bien difficile, il faut l'avoüer avec tous les Auteurs de pouvoir déviner en quoi conſiſte ce venin, c'eſt un myſtére, que perſonne encore n'a pû développer, la connoiſſance en eſt cachée dans les ténebres les plus épaiſſes, quoique ſes effets ſoient bien ſenſibles. La multiplicité des ſymptomes & des accidens qui ſuivent les autres Maladies ſont des moyens, dont on ſe ſert comme autant de faits connus & certains pour découvrir par une méthode analytique la cauſe dont ils dépendent ; mais dans celle-cy ils ſont ſi divers, ſi bizarres, & ſouvent ſi oppoſés, qu'on ne ſçauroit ſuppoſer un principe, ou une cauſe, faire une ſuppoſition juſte par laquelle on puiſſe tous les expliquer ; ainſi il ne

faut pas être surpris si les sentimens des Auteurs sur la cause de la Peste sont si partagés, & presque tous differens : Celui qui supose des vers ou des insectes, quoique peu suivi & le moins approuvé paroît pourtant à mon avis le plus raisonnable, eu égard à deux caractéres essentiels à la Peste formellement, & diametralement opposés l'un à l'autre : le premier une adhérence constante de ce venin à tous les corps ausquels il s'est attaché ; le second cette légéreté & facilité avec laquelle il se communique si promptement. Deux proprietés qui supoſent de la part de cette cause une fixité, une ténacité, une espece de viscosité & de glu, qui le tient lié & adhérent, non seulement aux corps poreux, mais encore aux Métaux & aux Minéraux; & en même-tems une légéreté & une volatilité, qui lui donne la facilité de se répandre, & de s'étendre dans l'air pour se communiquer avec tant de promptitude d'un corps affecté à un autre, qui est sain, & n'a aucun soupçon, ny disposition à Maladie. Deux effets si opposés ne sçauroient être expliqués par une cause qui subsiste dans un corps inanimé, quand on voudra bien y reflechir sans aucune prévention. Les substances inanimées se détruisent par la division & la multiplication & les animées au contraire se multiplient

toûjours de plus en plus par la propagation de l'eſpéce. C'eſt en vain qu'on voudroit établir deux ſortes de ſubſtance dans un même venin, l'une fixe, & l'autre volatile, cette ſuppoſition eſt faite d'après la la difficulté, & c'eſt ſans doute par une eſpece de faux préjugé, que pour faire valoir ſon ſentiment, on aime mieux ſacrifier la raiſon à l'hypothéſe que de ſoûmettre l'hypothéſe à la raiſon.

Les Hiſtoires & les Obſervations de tous les Auteurs ſur cette Maladie nous aprennent que ce venin ſe répand de Famille en Famille, de Maiſon en Maiſon, de Ruë en Ruë, de Quartier en Quartier, de Ville en Ville, & de Province en Province, & enfin de Royaume en Royaume, & qu'il ne perd rien de ſa force & de ſa vertu, quoique diviſé & diviſé toûjours de plus en plus, & ſouvent au lieu de diminuër de ſa puiſſance, il va toûjours en aquerrant de nouvelles forces; cependant c'eſt une Loy de la nature, que tous les êtres créés perdent de leur tout à mêſure qu'ils en communiquent. Il n'y aura que le levain de la Peſte, qui au lieu de rien perdre en ſe diviſant, en ſe partageant, en ſe diſtribuant dans les airs, & ſe communiquant à divers ſujets prendra de nouveaux accroiſſemens, & augmentera ſa maſſe, d'autant plus que ſes effets vont toûjours en ſe multipliant;

car sans sortir de ce qu'il y a de réel & de positif, si l'on en croit aux Histoires, & aux Observations des Auteurs, il faut convenir que cette partie, cette moitié, où ce qu'on prétend qu'il y a de volatil dans le venin de la Peste, se conserve nombre d'années sans s'exhaler ; mais s'il est vrai qu'il ne faut que peu de tems pour que cette portion volatile se dissipe, comment est-ce qu'après 25. 30. ans, la moitié moins si l'on veut, en ouvrant un Ballot, une Cassette, en remuant des meubles, une corde, ce venin se repandra avec autant de facilité & de promptitude qu'il a fait les premiers jours qu'il a commencé à se manifester ? Il n'est pas croyable que cette longue suite d'années ait laissé en repos une matiere déja mise en mouvement, & très-disposée à s'évaporer, ceux qui connoissent les essences & les esprits que l'on tire des Animaux, des Végétaux, des Mineraux mêmes jugeront de ce paradoxe : ils sçavent combien il leur est difficile de conserver tout ce qu'ils ont de volatil parmi leurs Remédes, quelque soin qu'ils se donnent. Mais qu'il soit possible, comme on le prétend que ces deux substances se soient conservées unies, & que celle qui est fixe & gluante ait lié & retenu l'autre qui est volatile jusqu'au terme précis, & qu'à la faveur d'un grand air

air ces matieres soient mises en mouvement, qu'il survienne une fermentation, un combat entre elles, qui en rompe la liaison, l'union, le nœud de la societé & d'amitié, & que ces deux substances se répandent tout d'un coup dans le lieu où le Ballot, la Cassette, ou quelque Paquet sera ouvert, qu'elles infectent & communiquent la Peste à ceux, qui s'y trouveront : c'est ce qui est difficile à concevoir ; mais il reste encore un autre prodige digne d'admiration : il ne s'agit que d'un Ballot, d'une Cassette, d'un Pot, d'une Corde ou de quelque chose de moins ; où certainement il ne pouvoit être renfermé qu'une très-petite quantité de ces deux substances ; cependant les effets qu'elles produisent sont aussi grands, aussi nombreux, aussi étendus & funestes, que ceux que le tout ou la masse prodigieuse, dont elles ne sont qu'une bien petite partie, a pû produire dans les Villes, & les Provinces, d'où cette portion de venin est sortie depuis plusieurs années. Ce qui paroît incomprehensible ; car quoiqu'il soit vrai qu'une quantité déterminée de matiere puisse être divisée à l'infini, neanmoins après un certain nombre de divisions, elle n'est plus capable de produire les mêmes effets, ou du moins les effets qu'elle produit, diminuent à pro-

portion que ſes parties deviennent plus petites. Le venin de la Peſte au contraire devient toûjours plus fort, plus puiſſant & plus funeſte à méſure qu'il ſe répand, & ſe diviſe, ce qu'on aura de la peine à concevoir ſans reproduction ou ſans miracle.

Quoiqu'on ne puiſſe douter que la Peſte ne ſoit un fleaux de la colére de Dieu, on ne doit pas pourtant penſer qu'il y ait du miracle, quelque prévention que l'on ait pour croire qu'il y a dans cette Maladie quelque choſe qui ſurpaſſe les Loix de la nature. Les Régles que ſa ſageſſe a établies ſont aſsès puiſſantes, & aſsès fecondes pour operer de plus grands & plus ſurprenans effets : Combien y a-t-il d'animaux, qui font la guerre à l'homme, & qui le font ſouvenir ſans ceſſe qu'il eſt pécheur, dont Dieu peut ſe ſervir pour le punir, quand ſa juſtice l'ordonne. Pour luy faire connoître ſon neant il a deſtiné les plus vils, les plus petits, & ce qu'on appelle inſectes pour luy inſulter. Il n'eſt perſonne qui ſoit à couvert de leurs éguillons, & s'il en a rendu une partie de viſibles, c'eſt ſans doute pour qu'il pût les chaſſer & s'en défendre ; & s'il y en a d'inviſibles contre leſquels les ſens, qu'il nous a donnés pour nôtre conſervation, ne ſont d'aucun uſage, c'eſt auſſi pour que

les ordres de ſa Juſtice ſoient executés, quand il lui plaît, & quand nous nous ſommes rendus indignes de ſes miſericordes. Pour l'exécution de ce deſſein Dieu n'a beſoin, que de ſes régles générales, & n'eſt pas obligé d'agir par des voyes particuliéres. Des inſectes venimeux apportés de quelque Contrée Etrangére avec des Marchandiſes, d'où ils ſe repandront dans les airs d'une Ville produiront tous les funeſtes effets qu'on remarque dans la Peſte, porteront la déſolation & la mortalité d'un Pays dans un autre ou par eux-mêmes, ou par leurs œufs & leur ſemence à raiſon de laquelle ils ſe multiplieront de génération en génération juſqu'à-ce qu'une ſaiſon qui leur ſera contraire, ou des Remédes en éteignent & détruiſent la race, qu'ils manquent comme étrangers d'une nourriture convénable, ou qu'ils trouvent leur tombeau dans le nombre immenſe des corps, qu'ils ont fait mourir.

C'eſt par cette réproduction & la ſuppoſition des inſectes ou des vers que l'on pourra comprendre beaucoup mieux que par toute autre hypothéſe la multiplication de la cauſe de la Peſte, la raiſon de ſa durée; & une reſurrection, s'il eſt permis de parler ainſi, après pluſieurs années. Au ſurplus il n'y a rien dans cet-

te ſuppoſition, qui ſoit contraire à la raiſon, qui repugne au bon ſens, & qui ne ſoit conforme à l'expérience. Ce qui ſe paſſe tous les jours dans nos Maiſons touchant beaucoup d'eſpéces d'inſectes, qui diſparoiſſent, & renaiſſent châque année, & dont on a bien de la peine à ſe défaire quelque ſoin qu'on ſe donne, nous fournit un exemple familier & favorable en même-tems pour authoriſer le ſentiment que l'on propoſe, tant à raiſon de l'exiſtence de ces inſectes, que par rapport à leur multiplication : De tous les Animaux en effet il n'y en a point de ſi féconds, que les inſectes, ils pondent un milier d'œufs à la fois par le moyen deſquels non ſeulement ils ſe reproduiſent, mais de génération en génération ſe multiplient à l'infini.

La difference qu'il y a entre nos inſectes domeſtiques, & ceux de la Peſte, c'eſt que ces derniers ſont inviſibles, & ſi petits qu'ils éludent la vivacité des yeux les plus pénétrans, & juſqu'à preſent il n'y a eu perſonne qu'un Hermite à Toulouſe, s'il eſt permis d'ajoûter foy au recit de pluſieurs perſonnes, qui les ait pû découvrir ; mais ce témoignage ne ſuffit pas pour que cette ſuppoſition ne ſoit regardée & ne paſſe comme imaginaire dans l'eſprit de ceux qui n'ont de foi que pour

ce qui tombe sous les sens. Combien pourtant y a-t-il de sortes d'insectes que nous connoissons, & que nous ne voïons pas, ou que nous avons bien de la peine à discerner : les mittes, les petits vers qui s'engendrent dans le fromage, les cirons qui labourent les mains, combien d'autres insectes repandus dans les airs, dans les eaux, & généralement sur toute la terre, dont la plûpart sont invisibles, & qu'on ne sçauroit distinguer sans l'aide des microscopes. L'imagination ne sçauroit atteindre jusqu'où va la petitesse de la plûpart de ces insectes, & bien moins encore celle de leurs organes, qui sont pour l'ordinaire en plus grand nombre que dans les plus gros animaux.

Quoiqu'il y ait une grande difference entre les raports de grandeur du corps d'un Elephant à celui d'une Mitte il se peut neanmoins & la raison ne s'y oppose pas, qu'il y ait des insectes qui par raport à la Mitte sont ce que la Mitte est à l'égard de l'Elephant. Ce n'est pas là un paradoxe pour les Savans Géométres & les Naturalistes, de qui nous apprenons que toute la nature fourmille d'insectes & qu'il y en a un grand nombre qui échapent à nos yeux, qu'il n'y a rien sur la terre qui n'ait vrai-semblablement son insecte particulier. Il y a des Saisons fa-

vorables pour leur propagation & faire éclore leurs œufs ; beaucoup d'Auteurs en effet rémarquent que les années qui précedent la Peſte ſont plus fécondes en inſectes, & que les générations de ceux mêmes qui ſont naturels au Pays, ſont quelquefois ſi abondantes, qu'elles couvrent la ſurface de la terre & deſolent les Campagnes : C'eſt peut-être auſſi par cette raiſon que les inſectes étrangers aportés dans les Vaiſſeaux avec les Marchandiſes du Levant & des Contrées éloignées, ſe multiplient dans un tems & ne le font pas dans un autre, & qu'on ſait par experience que la Contagion ne ſe communique pas également, ne fait pas tant de mortalité & ne dure pas long-tems.

Châque Pays a ſes Animaux & ſes inſectes particuliers, qui ſont differens en eſpéce, en figure & en proprieté comme les plantes & les autres productions de la terre ; mais ſans ſortir de nos limites & ſans conſulter les Hiſtoires des Nations Etrangéres, nos yeux mêmes ne nous font-ils pas apercévoir une infinité de ces petits Animaux ſur la terre, dans les airs, dans les eaux & autres liquides, ſur les Animaux, les Végêtaux & Mineraux mêmes ; enſorte que l'on peut regarder la ſurface de la terre, l'athmoſphére de l'air, comme un Ocean qui contient

un nombre prodigieux d'Animaux de toute ſorte de grandeur, de differente eſpéec, & de differente forme & figure. Et s'il eſt vrai que les inſectes ſont incomparablement plus féconds, que les grands Anîmaux, il faut inferer de-là, que le nombre en doit être à proportion plus grand; & peut-être auſſi que parmi ce nombre il y en a plus de ceux qu'on ne voit & qu'on ne connoît pas, qu'il n'y en a de viſibles & de connus. Il n'y a point d'Animal qui ne ſoit ſujet à quelque eſpéce de vermine & l'homme méme comme les autres: non ſeulement il en a qui lui font la guerre en dehors; mais encore il n'a pas un viſcére où l'on ne trouve quelque-fois une eſpéce particuliere de vers, dont les uns ſe découvrent par les ſens & les autres ne ſçauroient être aperçûs ſans l'aide des inſtrumens, qui groſſiſſent les objets. Il n'en faut qu'un quelque fois pour lui ôter la vie. On en voit des fourmillieres dans les ulceres des hommes & des animaux vivans. Il y en a dans les entrailles de differentes eſpéces & de grandeur prodigieuſe; on en trouve même dans les veines, dans le cœur, dans le pericarde, & ce qui eſt raporté par nombre d'Auteurs anciens, ſe confirme dans nótre tems: les Medécins d'aujourd'hui ont été ſouvent témoins oculaires de ſemblables faits, & il m'eſt

arrivé trois fois dans la même année au commencement de ma pratique d'avoir vû sortir par l'ouverture de la véne du bras des vers ronds & de la longueur du petit doigt. J'en ay trouvé souvent en m'exerçant à l'Anatomie de la méme espéce dans les vénes des hommes & des animaux, & entre autres un dans le sinus longitudinal de la tête d'un âne, de la grandeur d'un demi pié. Il y en a dans le sang de plusieurs figures & grandeur suivant les Observations des Auteurs & quelques Medecins curieux asseurent en avoir découvert avec des loupes & des microscopes des fourmillieres dans le sang de certains Malades nouvellement sorti des vénes.

Si les insectes dont il est question sont du dernier ordre, & qu'ils soient imperceptibles, ils ont cela de commun avec les autres causes de la Peste établies par les Auteurs: avec les influences des Astres, des Planettes, des constellations; avec les vapeurs & les exhalaisons de la terre; les atomes, les miasmes, les corpuscules & les levains. C'est par la raison & non pas par les yeux que les Medécins découvrent les causes des Maladies: il y en a peu qui ne soient invisibles. Les accidens qui les précedent & les suivent, les symptomes qui les accompagnent sont sensibles, & c'est par là que comme les Géométres sur c

qu'il y a du connu dans la queſtion, ils tâchent de découvrir la cauſe, qu'ils ne voyent & ne connoiſſent pas ?

Quant aux levains qui ſont raportez par quelques Auteurs pour cauſe de la Peſte, quoiqu'il ſoit vrai que par leur vertu ils changent les ſubſtances ſur leſquelles ils agiſſent en des ſubſtances ſemblables à eux-mêmes ; que leur force aille toûjours en ſe multipliant, & que leur puiſſance paroiſſe ſurpaſſer les Loix de la nature ; cependant comme le venin de la Peſte pour ſe communiquer aux Perſonnes & aux Marchandiſes doit ſe repandre dans les airs, il s'enſuit, ce ſemble, qu'à méſure qu'il s'étendra, qu'il ſe diviſera dans une grande étenduë il devra à la fin tomber dans l'aneantiſſement par raport à ſon action. Il n'en eſt pas de même à la verité lorſque les levains ſe communiquent par un contact immediat ; mais il y a une grande difference entre l'une & l'autre maniere : Ceux qui ſe communiquent par l'entremiſe d'un milieu fluide ſe repandent dans ce fluide en tous ſens & en ſe repandant ſe diviſent, ſe ſeparent & s'écartent de part & d'autre avant qu'ils ſoient à portée de s'inſinuër dans les corps ſolides où ils ne leur eſt pas ſi facile de pénétrer. Cela ſupoſé il faut que la maſſe de ce levain ſoit abondante & que l'eſpace où elle ſe

répandra soit bien chargé de ses parties ; pour qu'elles soient capables d'infecter tant de Personnes & de Marchandises, sinon en se repandant dans l'air & suivant le mouvement de ce fluide elle sera bien-tôt dissipée & entraînée si loin & tellement dispersée, qu'on n'en pourra plus sentir les effets, ny de loin ny de prés.

Or comment est-ce qu'une petite portion de ce levain renfermée plusieurs années dans une Cassette, dans un Balot, attachée à une Corde, d'où elle aura pû facilement s'exhaler, dans le tems qu'on remuera cette Corde, qu'on ouvrira ce Balot, cette Cassette, d'où elle se repandra dans l'air à l'entour, pourra infecter la Personne qui aura ouvert cette Cassette dans une Chambre, qui aura manié ce Balot, & celle qui aura remué cette Corde dans une Eglise, & qui n'auront humé ny les uns ny les autres, pour ainsi parler qu'un atome de ce levain, & que châcun d'eux en puisse encore infecter bien d'autres avec cet atome qu'il faudra supposer être divisé en vingt, trente, quarante mille parties, pour qu'il soit capable de communiquer la Peste par la suite à autant de personnes ? Cette progression laisse des doutes dans un esprit exempt de prévention, non pas à la verité par ra-

port à la diviſion de l'atome, qui peut, ſi l'on veut, aller à l'infini ; mais à raiſon de la puiſſance multipliée de cet atome, qui ſuivant l'experience & la certitude du fait devroit augmenter en force & en vertu, à meſure qu'il diminuë de ſa maſſe, & que de plus en plus elle eſt divisée & toûjours partagée en de plus petites parcelles. Cette diviſion à l'infini d'un atome d'un côté, de l'autre la multiplication en vertu & puiſſances dans châcune partie divisée repugne à la raiſon, & ces deux Operations ſemblent ſe détruire mutuellement.

On convient que quand les levains ſe communiquent par un contact immédiat ils ne perdent rien de leur tout, toutes les parties qui les compoſent demeurent aſſemblées, & par conſequent leur force & leur vertu, & l'on comprend que par ce moyen ils peuvent des uns aux autres être communiqués, ſe multiplier & de ſujet en ſujet produire toûjours de nouveaux effets. Le levain de la rage, par exemple, des maux Veneriens, du Scorbut ſe communiquent des Malades à ceux qui ſont en ſanté ; mais ils ne ſe communiquent pas de loin, on peut même s'aprocher, converſer & vivre avec des gens qui ont été frapez & affectez par quelqu'un des levains de cette ſorte ſans qu'on reçoive aucune impreſſion de leurs Maladies ny du levain

qu'ils ont reçû. Il eſt vrai qu'il y a des levains plus forts les uns que les autres, & qui ſe multiplient, ſi on le veut, à l'infini ; mais ils ne ſe communiquent pas à tant de perſonnes tout à la fois, comme le venin de la Peſte, & pour le dire en un mot tous ces maux ne ſont point épidemiques & dépendants d'une cauſe commune & générale, & avec toute leur force & leur puiſſance, ils ne produiſent aucun effet ſur les ſubſtances auſquels ils ne ſont pas apliqués immédiatement. Tous les levains mêmes quoique apliqués par toutes leurs parties & ſans qu'il y ait rien entre deux, qui ſoit capable d'empêcher leur action, ne font pas toûjours ſur le champ & dans un inſtant leur action comme le venin de la Peſte le fait quelquefois : les pierres à Cautére, les Veſicatoires, les Corroſifs ne le font ſouvent qu'après pluſieurs heures & l'Arſenic même pris interieurement ne procure pas une mort ſubite ; le levain de la rage ne ſe manifeſte qu'après quarante jours : Ces levains neanmoins qui s'apliquent avec toutes leurs parties aſſemblées & par conſequent avec toute leur force & leur vertu devroient bien plûtôt produire leurs effets, que ceux qui ne ſe communiquent, qu'à la faveur & l'aide de l'air dans lequel leurs parties ſe repandent, ſe diſtribuent & s'écartent &

qui

qui ne peuvent par conſequent ſe communiquer qu'en petite quantité ; car on ne ſçauroit diſconvenir que l'air comme vehicule ne ſurpaſſe par ſes parties & ſon volume de beaucoup les parties du venin qu'il ſoûtient & qu'il charie, d'où l'on doit inferer que dans une étenduë d'air aſsès conſiderable, ils n'y ſçauroit avoir que bien peu de ce venin & que ſes parties ſont tellement écartées qu'elles ne peuvent avoir que des puiſſances inferieures à celles des levains qui ſe communiquent avec toutes leurs parties aſſemblées. Il ne faut pas s'imaginer que le venin de la Peſte communique ſa vertu à l'air, & qu'il agiſſe ſur lui comme levain : l'air ſurement n'eſt ny gâté ny corrompu & par conſequent infect ; parce que ſi cela étoit perſonne ne pourroit ſe deffendre de la Contagion & de la Peſte, toutes les précautions que l'on prend ordinairement, pour s'en garentir ſeroient inutiles, il ne ſerviroit de rien de ſe tenir enfermé, de s'éloigner, de ne point communiquer avec les Perſonnes, les Marchandiſes, les Pays ſuſpects & infectez, il n'y auroit qu'à chercher un Canton où l'on peut vivre ſans reſpirer ; car une portion d'air infect en infecteroit un autre, & en peu de tems le mal ſeroit répandu dans tout l'Univers. L'air n'eſt donc pas infect ; mais à la verité il eſt in-

fecté en tout les endroits ou les particules du venin se sont mêlées & répanduës. Il n'est pas même infecté dans une vaste étenduë ny encore moins généralement comme il devroit l'être, si selon la pensée de certains Auteurs quelque Astre, quelque Constellation lui avoit communiqué ses malignes influences; parce que comme ces corps célestes surpassent en grandeur l'étenduë de la terre, toute l'atmosphére seroit remplie de leurs émanations, & c'est aparemment sur ce principe que quelques-uns ont prétendu qu'il n'y avoit point de Peste, si elle n'étoit générale, & que toute la terre ne fût à la fois afligée de cette Maladie. Non seulement l'air n'est pas généralement infecté; mais encore cette infection, de quelque cause qu'elle puisse dépendre, ne se communique pas tout-à-coup dans une grande étenduë de Pays; mais peu à peu,& ce qui est arrivé à Marseille s'est passé de même dans toutes les Villes ou les differentes espéces de Peste se sont glissées suivant les Observations de nos prédécesseurs: une seule personne, quelquefois des Haillons, un Paquet de contrebande, un Balot de Marchandises, ou quelque chose de moindre consequence & de petit volume a donné naissance à cette cruëlle & terrible Maladie, qui a toûjours commencé à se manifester dans

peu de perſonnes, dans une ſeule Famille d'où elle a paſſé ſucceſſivement de Maiſon en Maiſon & enfin dans toute une Ville, ſouvent même elle a demeuré aſſoupie pendant des mois entiers & des années, & s'eſt reveillée dans les mêmes Villes, comme il arriva à la derniere Peſte qui afligea cette Ville de Lyon, elle s'éteignit & ſe ralluma par trois repriſes dans l'eſpace de dix ans qu'elle dura. Or comment eſt-ce qu'on pourra ſe perſuader qu'une Maladie qui cauſe tant de mortalité, & deſole des Provinces & des Royaumes entiers, avec une cauſe ſi mince, ſi peu conſiderable, ſi limitée en elle-même & de ſi petits commencemens, puiſſe faire non ſeulement tant de progrès; mais encore, ce qui eſt plus ſurprenant, ſe multiplier à meſure qu'elle ſe répand & s'étend même dans un fluide qui ne lui aporte aucun obſtacle & ne fait aucune reſiſtance au mouvement de ſes parties & qui ne peut enfin ſe communiquer aux Perſonnes & aux Marchandiſes, qu'après avoir été diviſée dans toute l'étenduë de l'air voiſin dans lequel par conſequent ſes parties diſtribuées & entraînées de part & d'autre, ne peuvent plus avoir la puiſſance des levains qui ſe communiquent tout entiers avec toute leur maſſe & une aplication immédiate & conſtante de toutes leurs parties.

Ce qui arrive aux incendies fournit un exemple sensible des deux manieres, dont se font les communications, sans qu'il soit besoin de supposer aucun levain pour les expliquer & les comprendre : un tison allumé porté par les vents d'une Ruë à l'autre y cause un embrasement par une aplication immédiate & constante de ses parties réünies ; mais la flâme qui s'éleve & sort de ce même incendie ne produira pas un semblable effet, & ne mettra pas le feu aux matieres conbustibles qui seront à une certaine distance & qu'elle n'aprochera pas de bien près ; parce que les parties qui la composent auront entre elles beaucoup de parties de l'air où elles se seront répanduës & dispersées. Ce qui prouve sensiblement que les communications qui se font par l'interposition d'un milieu fluide, perdent de leur force & de leur puissance à proportion que la masse ou la cause en est dispersée & divisée, & que par consequent les levains ny aucune cause inanimée ne sçauroit être aprouvée & admise comme cause de la Peste, & tout de même que la flâme se perd dans les airs, ainsi se perdent tous les corps légers comme dans un abîme, où il y a une infinité de substances de differente nature, qui font ensemble autant de combinaisons, d'où il resulte sans cesse des êtres nouveaux, qui

ne ſont plus ny les uns ny les autres, ce qu'ils étoient auparavant & n'ont plus par conſequent les mêmes vertus ny les mêmes proprietés. Il n'y a que les animaux à qui l'air donne la vie, & leur ſert tout au moins de premier & de principal alimẽt, qui puiſſent y ſubſiſter & s'y conſerver.

Qu'on ne me replique pas qu'on voit dans les plantes une réproduction continuelle, & que châque ſemence produit & produira juſqu'à la fin des ſiécles des plantes de ſon eſpéce ; parce qu'il en eſt des Végétaux comme des Animaux qui ſe perpetuent pareillement châcun dans leur eſpéce, dont la raiſon eſt conformément aux termes formels de la Généſe, que châque individu contient toutes les générations de ſes deſcendans : ce qu'on n'oſeroit penſer des levains, ny d'aucun corps inorganiſé.

Tout bien conſideré, peut-être qu'il n'y auroit ny abſurdité ny témérité de penſer que toutes les communications qui ſe font même par attouchement & aplication immédiate ne procédent pas d'un levain inanimé, & qu'il y a d'autres Maladies que la Peſte qui dépendent de quelqu'autre genre de vers. Il y a des Auteurs qui croyent que la Verole & les maux Veneriens qui ſe communiquent de cette derniére façon ont leur cauſe dans de petits

vers, & on a imprimé, à ce que j'ay apris dans ce moment, depuis peu à Montpelier une Dissertation, sous le nom d'un Medecin nommé Riberty, que l'on attribuë à un célébre Professeur en l'Université de cette même Ville, par laquelle il soûtient cette opinion, qui suivant les Observations faites avec les microscopes paroît avoir beaucoup de vrai-semblance, & semble se confirmer par les vers que l'on découvre avec les yeux dans le vinaigre, dans les cloaques, dans les eaux croupissantes & encore dans certains sujets dont on se sert pour ferment & levain. Ne peut-on pas présumer, qu'il y en ait dant le petit lait aigri comme dans les autres liquides corrompuës, & principalement dans celui que l'on garde en Campagne dans des mulettes où les ventricules des jeunes Animaux pour servir de préseure & faire prendre & cailler le lait. Ce lait & petit lait ou plûtôt ce chyle pourra-t-il servir des années entiéres gâté & corrompu sans que les vers ne s'y engendrent? Puisqu'on ne sçauroit garder la chair même des Animaux, sur tout en Eté, que peu de jours sans que les vers ne s'y mettent. Pourquoi ne penseroit-on pas de même de plusieurs levains, tant liquides que solides; car tout est sujet à la corruption, & les vers la suivent de près, s'ils ne la précedent. La pe-

tite Verole & la Rougeole qui ſont reconnuës pour Maladies contagieuſes ont peut-être leur cauſe, auſſi-bien que pluſieurs Maladies épidemiques dans quelque eſpéce particuliere de petits vers ou inſectes imperceptibles qui s'inſinuent dans le corps de ceux qui deviennent Malades, & s'attachent aux habits de ceux qui les transferent. Quant à la Peſte des Beſtiaux qui regnoit il n'y a que peu d'années dans preſque toute l'Europe, on ne fait aucune difficulté de croire qu'elle précedoit de quelque genre de petits vers repandus dans le foin, ou ſur les herbes dont ils ſe nourriſſoient en Campagne : les ulcéres que la plûpart de ces Animaux malades avoient à la langue & à la bouche confirment ce ſentiment ; & c'eſt ſans doute à cauſe de la differente nature & de la diverſité d'eſpéce de ces inſectes, que la Peſte qui afflige le Genre-Humain n'affecte point les Beſtiaux, & que celle des Beſtiaux ne ſe communique pas aux Hommes.

Toutes les hypothéſes qui établiſſent la cauſe de la Peſte dans des choſes inanimées ſont ſujettes aux mêmes difficultés que les levains : les influences malignes des Aſtres ou Planettes, des Conſtellations, des Comettes ; les vapeurs arſenicales & les exhalaiſons venimeuſes de la terre, les miaſmes, les corpuſcules & les atomes tran-

chants & corrosifs, acres ou acides, en un mot toutes les causes assignées par les Auteurs ne sçauroient se régénérer & se reproduire pour agir de nouveau quand elles ont une fois cessé, & quoiqu'on puisse repliquer, que pour se rénouveller il suffit que toute la matiere n'ait pas été consumée, & qu'il en reste une étincelle : mais cette étincelle, cette petite portion portée dans des Pays lointains ne sçauroit produire naturellement autant d'embrasemens, de mortalités & des funestes effets, que toutes les influences des Astres, où toutes les vapeurs & les exhalaisons de la terre, où tous les miasmes répandus tout à la fois ou les uns ou les autres dans l'étenduë des Airs de toute une Ville, d'une Campagne, ou d'une Province. Mais on insistera en disant qu'aucune de ces causes ne se répand tout-à-coup ; mais peu à peu, & de même qu'elle s'est multipliée châque jour en premier lieu, & quand elle a commencé à paroître, ainsi le fait-elle en se renouvellant. Je reponds que comme la Peste n'auroit pas fait un grand progrez en commençant si la cause en avoit été si petite & si legere ; de même en se renouvellant elle ne seroit jamais en état d'infecter une seule portion d'Air qui fût capable de communiquer la Peste à une seule Personne.

L'experience n'a que trop prouvé le contraire, & que la succession, le progrez, & l'affreuse multiplication de ces terribles effets ne sont pas supposés, mais consistent dans des faits constans & certains, dont on ne sçauroit douter, quand on auroit quelque soupçon à l'égard des Relations des Pestes que nous ont laissé nos devanciers ; il n'en est pas de même de la cause qui a produit ces effets surprenans. Toute prévention à part, tant qu'on voudra établir cette cause dans des sujets inanimés, on n'expliquera jamais avec satisfaction aucun des symptomes : au lieu qu'en supposant des vermisseaux, des petits vers, des insectes, des petits corps animés, l'on comprend sans tant de peine & de difficulté la multiplication de la cause de la Peste, & de plus sa resurrection, s'il est permis de se servir de ce terme, & son renouvellement après plusieurs années d'extinction ou de cessation ; comment elle se produit par des petits commencemens qui vont toûjours en augmentant, & qu'elle recommence & se renouvelle de même. On concévra par exemple qu'un Vaisseau venu des Pays Etrangers à Marseille y a aporté la Peste ; parce que ces petits animaux imperceptibles se sont insinués dans les Marchandises ; & d'autant qu'ils se multiplient & se régénérent, quand

le Vaisseau auroit demeuré en route au delà du tems que peuvent vivre ces petits vers, les œufs qui seroient restés après eux auroient fait une géneration nouvelle incomparablement plus nombreuse que la précedente, qui a été capable d'infecter encore plus les Marchandises contenuës dans le Vaisseau, & celles-cy les Personnes qui les ont reçûës, cette progression qui est à portée de l'esprit fait voir comme ce mal s'est glissé dans cette Ville, où il a fait tant de progrez & en fait encore & dans toute la Province; parce que ces insectes comme les autres de ce genre se multiplient bien vîte. Ce nombre multiplié toûjours par de nouvelles générations rend ce fait sensible & fera concevoir que quelque destruction qu'il puisse arriver à cette maudite engeance, quelque petit que soit le nombre des vivants ou de leurs œufs, il en restera toûjours assès pour infecter les Villes voisines & éloignées, si par malheur quelqu'une de leurs espéces ou de leurs œufs & semence y sont portées; & l'on comprendra ce qui est encore bien plus surprenant, comment un peu de ce venin caché dans peu de laine, de linge ou autre chose se manifeste après plusieurs années, &, porte la mortalité en des Villes & des Provinces entiéres. Les Animaux ont des mains &

des piés & les insectes encore plus que les autres par le moyen desquels ils peuvent se tenir long-tems & demeurer opiniâtrément attachés aux Etoffes, aux Habits, aux Hardes, aux Meubles & autres choses de cette nature ; au lieu que tout ce qui est inanimé, léger, fin, délié & subtil ne sçauroit resister au plus foible mouvement de l'Air. Ces Animaux cherchent les domiciles les plus convenables à leur conservation : ils s'insinuent par les plus petites ouvertures dans les Maisons, quand il fait froid ; & c'est aparemment par cette raison que la Peste est plus violente là où elle est en Hiver, qu'en Eté, & qu'elle ne se communique pas aussi si ordinairement dans les Pays circonvoisins.

Mais enfin en quoyque puisse consister la Peste, qu'elle qu'en puisse être la cause, il est certain & tous les Auteurs en conviennent, l'experience & ses effets le confirment, que c'est un venin qui vient de dehors, qui ne s'engendre & ne se forme pas dans les corps des Malades, & c'est à quoi, laissant à part toutes les hypothédes & les divers sentimens, il faut raporter & faire aboutir toutes ses récherches, ses raisonnemens & ses soins. Que ce soit une vapeur Arsenicale ou des exhalations venimeuses de la terre, une influence maligne des Astres, des Atomes, des

Levains, ou des Insectes, c'est toûjours une espéce de venin qui s'insinuë dans nos corps. Cette cause suposée il paroît & l'on ne sçauroit en disconvenir, que ce ne sera pas la Saignée, ny les Purgatifs, ny les Emetiques qui pourront detruire ce venin & cette consequence est conforme au sentiment & à la pratique des plus fameux Medécins; j'entens parler de ceux qui ont vû & servi les Pestiferés, qui ont experimentez pendant plusieurs années les uns & les autres de ces Remédes, & les ont vû pratiquer presque toûjours non seulement sans succez; mais encore avec perte & la mort des Malades. Ce venin n'établit pas son principal domicile dans l'estomac & les premiéres voyes, & il ne faut pas par consequent l'y aller chercher avec des Emetiques & des Purgatifs. Il passe dans les vénes avec l'air qu'on respire, & va s'attacher à la liqueur prétieuse de nôtre vie, où il porte la gangréne & la mort ses effets, les accidens qu'il produit & les symptomes qui surviennent le prouvent suffisamment. Il ne sortira pas des vénes par l'ouverture qu'on y fera: le sang au contraire que ce venin attaque immédiatement, par quelques voyes qu'il puisse s'insinuer, sera moins en état de se deffendre contre cet ennemi; & à mésure qu'on diminuera de sa quantité, on lui souftrai-

ra de ſes forces. Tous ces Remédes ne conviennent que dans les Maladies où il y a un apareil de pourriture dans les entrailles ou dans le ſang. Il peut à la verité s'y en trouver dans quelqu'uns de ces ſortes de malades conjointement avec le venin de la Peſte, & c'eſt en ce cas-là qu'on peut employer ces Remédes généraux & principalement les Vomitifs & les Purgatifs ; mais toûjours avec beaucoup de prudence, de reſerve & de circonſpection, & aller toûjours au plus preſſant ; ce venin ne donne point de relâche comme la pourriture, il ne pardonne pas, il ôte la vie en peu de tems, & c'eſt par conſequent contre lui qu'il faut diriger ſes vûës & les principaux Remédes.

Puiſque la Saignée, les Purgatifs & les Vomitifs ne peuvent rien contre ce venin de quelque nature qu'il puiſſe être, & qu'aucun Medécin ne ſauroit ſe vanter d'avoir employé avec ſuccez aucun de ces trois Remédes pour éteindre ny venin, ny poiſon. Ce ſera donc à des Spécifiques, à des Antidotes & Alexitéres & un mot à des contre-poiſons & domte-venins qu'il faudra s'apliquer, c'eſt-à-dire à des Alterans qui ſoient formellement contraires en proprieté & en vertu à ce venin & qui ſoient propres peur exterminer & aneantir cet ennemi mortel, ou l'expulſer & le

chasser hors des vénes par les voyes qu'il a tenuës pour s'y insinuer, ou du moins celles qu'on sait par experience ce venin affecter plus ordinairement pour en sortir, c'est-à-dire par les voyes de l'habitude du corps, de l'insensible transpiration & des sueurs. Les Diaphoretiques, les légers Sudorifiques, les Cordiaux temperez sont les Medicamens selon le raport des Medecins qui ont assisté & servi les Malades, dont ils ont eu plus de succez sur tout quand ils ont été mêlés avec les Acides, qui sont comme il a été remarqué contre bien de sortes de Poisons les plus asseurés Remedes. Le vinaigre & les préparations qu'on en fait avec les Plantes amères & aromatiques est un Remede aprouvé & fort recommandé par tous les Praticiens pour préserver de la Contagion & en guerir soit qu'on s'en serve exterieurement & en parfum, soit qu'on en prenne interieurement de tems en tems & en petite quantité chaque fois, une cuillerée par exemple de deux ou de trois en trois jours.

Le Soufre & ses fleurs sont comme le Vinaigre des bons Préservatifs employez en Parfum dans les Maisons pour les Linges & les Habits, on peut aussi s'en servir interieurement, sur tout dans les Oppressions & les Inflammations de Poitrine. C'est un excellent Remede.

Le Parfum dont on s'eſt ſervi tant pour les Perſonnes, que les Marchandiſes qui ont été à la Quarantaine ſera toûjours employé avec ſuccez, ſoit qu'on le faſſe brûler tout ſeul, ou dans Caſſolettes avec le Vinaigre, il ne faut pas croire avec le menu Peuple qu'un Parfum composé avec des Plantes Cephaliques, Cordiales Aromatiques puiſſe être nuiſible, on pourroit en uſer en forme de Tabac.

Quant aux Antidotes à parler naturellement je ne crois pas que ce ſoit ſur ces grandes & faſtueuſes compoſitions qu'il faille beaucoup compter, & je ne vois pas que les Auteurs qui en ont donné chacun en particulier des deſcriptions differentes, en ait fait grand uſage en pratiquant & ſervant les Malades : les Remédes compoſez de tant de Drogues differentes ſont toûjours ſuſpects & les plus ſimples ſont vrai-ſemblablement les plus aſſurez : Cependant il y en a que l'uſage a établis, & qui quoique compoſés de differens materiaux, dont les uns ſemblent contrarier les autres procurent de bons effets: tels que ſont la Theriaque, le Mithridat: l'Opiat de Salomon, l'Orvietan, conviennent & on ne conſeille pas aux Apoticaires de ſe mettre en frais pour faire aucune de ces grandes préparations Alexitéres & Antidotes dont ils trouveront diverſes diſpen-

fations dans les Auteurs. Il suffit qu'ils ayent outre les Electuaires, dont on vient de parler, le Diascordion principalement, les extraits de Scordion, de Ruë de jardin, d'Angelique, de Gentiane, d'Absinte, de petite Centaurée, de Germandrée, de Fumeterre, de Genévre, le Rob & la Gelée de Coings, d'Epine-vinette, de Groseille; les Confections d'Alkermés, de Iacinte, les Conserves améres, celle de Roses, d'Aunée, de Soucy, de Cynorrhodon, de Coquelicot, de fleurs de Mauve, de Tussilage, les Conserves d'écorce de Citron, d'Orange & d'Angelique.

Les esprits Acides tirés des Végétaux & des Mineraux sont les Remédes dont on fait un plus frequent usage: celui de Souffre, de Sel, de Vitriol, de Nitre simple ou dulcifié, sont tous convenables, & il faut joindre à ces Esprits les sucs des fruits acides, comme celui de Citron, de Limon, de Groseilles, de Grénades, de Coings, & autres semblables & les Syrops que l'on en compose, celui de Pavot blanc est d'un grand usage. Tous les Sels fixes ont à peu près les mêmes vertus & on les peut employer indifferemment; cependant ceux qui sont préparés avec le Souffre, comme le Sel Polycreste, le Sel Prunelle, ou chargés de quelque Esprit Acide, comme le Tartre Vitriolé, l'Esprit de Sel Coagulé meri-

tent d'être préferés dans la Peſte pour pluſieurs intentions.

Il eſt à propos de tenir quelques Poudres Cordiales préparées, des antivermineux, & généralement tout ce qu'on apelle abſorbans ou aſtringens, que l'on met pour l'ordiniare en trochiſques.

Quant aux Drogues ſimples, toutes les Plantes améres, aromatiques ſont apropriées, & ſur tout les racines de Serpentaire, de Zedoaria, de Contreyerva, d'Angelique, d'Imperatoire, d'Anthora, de Gentiane, de Petaſite, d'Aunée, d'Aſclepias ou Domte-venin, & parmi les Plantes, Tiges, Feüilles, fleurs & Semences, le Scordion, la Ruë de jardin, l'Abſinte, la petite Centaurée, le Chardon benit, la Scabieuſe, l'Ozeille & toutes les plantes aigres auſquelles on peut joindre les Semences d'Abſinte Santonique ou Semen-contra, la Coralline, les Semences de Citron, d'Orange & des autres améres & apropriées cõtre les Vers, l'Aloës, le Cãfre, la Myrrhe &c.

Enfin ce ſeroit perdre le tems que de vouloir entrer dans un plus grand détail, tant par raport aux Remédes ſimples, que compoſez, alternans, que purgatifs. Il ſuffira d'obſerver que de tous ces Remédes, les Acides, les Amers & les Abſorbans ſont ceux dont les Praticiens ont fait un plus frequent uſage, & qu'ils ont mê-

lé les Acides avec les Absorbans, ce qui est digne de remarque, sans se mettre en peine si les Acides & les Alcalis se détruisent mutuellement; les Anciens parce qu'ils n'ont pas eu connoissance de cette nouvelle Hypothése; les Modernes parce qu'ils l'ont peut-être mépriſée & qu'ils s'en sont raporté à la réüſſite. Tous les Medecins connoiſſent la vertu de ces Remédes contre les Vers, ils en ont éprouvé leurs effets, ſur tout des Abſorbans & de toutes les compoſitions où ils entrent: pour les Vomiſſemens, les Flux de Ventre, les Diſſenteries, les hémorragies, les Pertes & piſſement de ſang mêlez avec les Remédes apropriez à chacun de ces cas: pour vomiſſement ordinaire avec le theriaque, le Diaſcordion, l'Opiat de Salomon, le Sel d'Abſinte éteint avec le ſuc de Citron ou quelque autre Acide, ou ſimplement avec le Sel d'Abſinte, le ſuc de Citron, l'Eau de Mente de jardîn, & le Syrop de la même Plante: pour le Hoquet opiniâtré, ces mêmes Abſorbans avec le Camfre, le Macis, la Canelle & le Caſtoreum; pour tous les Devoyemens ſimples joints avec le Diaſcordium, la Theriaque & les Aromates dont on vient de parler, de méme que pour la Diſſenterie en y ajoûtant à raiſon des épreintes & des douleurs quelque narcotique; pour les pertes, les hé-

morragies, les vomiſſemens & piſſement de ſang avec les deux eſpéces d'Alun, le ſang de Dragon en larmes, la pierre Hématiſte & le ſuc d'Ortie grieſche, qui eſt ſpécifique pour toutes les hémorragies, pour leſquels cas la Confection de Iacinte, d'Alkermés, les Conſerves de Roſes extraite avec l'Eſprit de Vitriol, le Rob & la Gélée de Coings, d'Epine-vinette, de Groſeilles, les Racines de Tormentille, de Biſtorte; les écorces de Citron, d'Orange, les écorces, fleurs & fruits de Grénade & les Syrops que l'on en fait, ont auſſi leur merite dans les uns & les autres de ces accidens, pour leſquels on employe encore avec plus de ſuccez les Narcotiques, de même que pour les violentes agitations, les inquietudes, les inſomnies, le délire, la phréneſie, les convulſions & les mouvemens convulſifs; & ſi c'eſt un grand & ſouverain Réméde que le Laudanum, il demande auſſi beaucoup de prudence & de ſageſſe dans l'employ que l'on en fait & de circonſpections encore plus dans cette Maladie, que dans toutes les autres. Il eſt auſſi d'un ſécours néceſſaire pour les Coliques & toutes les douleurs aigues: L'Huile d'Amandes douces eſt pareillement très-propre pour calmer les douleurs de Coliques & les épreintes de la Dyſſenterie; elle convient d'ailleurs com-

me les autres Huiles pour lier & amortir les pointes des venins & des poisons, & encore pour éteindre & suffoquer les Vers & les Insectes seule ou mêlée avec le jus de Citron.

Les Auteurs ne se servent guere du Mercure, & ont reconnu que l'aplication faite sur les Bubons de l'Emplâtre de Vigo & l'Onguent Néapolitain étoit pernicieuse ; mais ils n'en ont pas fait d'autres essais. Je ne sçaurois me persuader que celui qu'on en fait exterieurement contre la Vermine puisse porter préjudice aux Malades, ny que les préparations qu'on donne interieurement contre les vers, puissent être nuisibles, sur tout si le Mercure n'est suspect, comme ces Auteurs le pensent, que par sa froideur : quoiqu'il en soit, parce qu'il ne paroît pas qu'aucun d'eux, que je sache, se soit servi de l'Æthiops Mineral, j'oserois penser que cette préparation ne seroit pas à mépriser non seulement à raison du venin verminеux ; mais encore d'autant que l'experience nous aprend que c'est un grand Remède pour éteindre les puissances salines, pour redonner au sang de la fluidité ; qu'il est spécifique, si l'on ose le dire, pour les Pleurésies, les Maladies des poûmons & toutes les inflammations, & qu'il pourroit par consequent convénir pour le

opreſſions & les étouffemens qui ſont des accidens aſsès fréquens aux Peſtiferez, étant mêlé avec les fleurs de Souffre, le Diaphoretique ordinaire ou le Minéral & une des Conſerves de Roſes, de Coquelicot, de Tuſſilage, ou autre pectorale. Quoique les Abſorbans ſoient tous bons pour décompoſer le ſang & lui donner de la fluidité; les cendres neanmoins des Minéraux & des Animaux & leurs préparations de cette nature ſont préferables aux Abſorbans terreſtres, ſur tout dans les grands épaiſſiſſemens: Le kermés Minéral, dont on a rendu publique la diſpenſation, paroît auſſi être fort aproprié ſur tout dans ce cas.

Quand il y a de grands accablemens & que les forces ſont abatuës on doit employer les Eaux Cordiales, l'Eau Theriacale, Imperiale, l'Eau étherée de Cannelle & autres ſemblables ſpiritueuſes & alexitéres; les Poudres Cordiales, celle de Vipére, les Beſoards Animal & Oriental & les Poudres ſpécifiques des Animaux ſans aucun ſcrupule, parce qu'il y a peu de volatil dans toutes ces préparations. L'Elixir de proprieté de Paracelſe, ſur tout celui qui eſt preparé avec l'Eſprit de Souffre, les Beaumes de Judée, du Perou, celui du Commandeur de Peme, de Fioraventi; la Teinture ſolaire ou le Lilium ont quel-

que chose de plus vif & de plus spiritueux; mais on ne sçauroit s'en passer dans les grandes foiblesses, sur tout quand le pous est concentré & qu'il n'y a point ou peu de fiévre. Il n'est pas permis neanmoins de passer jusqu'aux esprits & aux sels volatils, aux Gouttes d'Angleterre, aux Huiles Spiritueuses & étherées, à ces quinte-essences & fameuses préparations, dont les Charlatans font secret, & qui selon les Observations des plus fidéles & desinteressez Praticiens, n'ont jamais réüssi & produit de bons effets dans les épuisemens mêmes & tous les états où elles paroissent le mieux convenir; elles ont toûjours au contraire avaneé la mort des Malades. C'est pourquoi il faut proscrire tous ces Remédes & leurs Marchands, puisqu'ils sont plûtôt propres pour nuire aux Malades, que pour leur aporter quelque soulagement, & qu'ils disposent à recevoir le venin de la Peste, au lieu d'en garentir en ouvrant les voyes & les routes par lesquelles il peut se glisser.

L'experience doit faire cesser tout raisonnement; les Remédes Spiritueux ne conviennent point aux Pestiferés, quelque indication qui se presente pour en faire usage, & les Auteurs remarquent méme que les sueurs qui ont été provoquées par force & par de compositions volatiles n'ont

procuré aucun soulagement aux Malades, & n'ont été suivies d'aucune diminution dans les symptomes, & qu'il n'y en a eu d'heureuses & de salutaires, que celles qui sont venuës par les seuls efforts de la nature, par une abondante boisson, par des Diaphoretiques, légers cordiaux & sudorifiques. Ce qui prouve qu'il ne faut pas tout d'un coup donner beaucoup de mouvement au sang, sans doute parce qu'il a perdu de sa fluidité, comme on l'a inferé par les accidens. Cette remarque est conforme à la bonne pratique; il est dangereux en effet de communiquer une prompte impusion & de pousser avec violence un fluide qui a trop de consistence, & dont les parties intégrantes ont dans leur masse plus de diamétre que le vuide du vaisseau dans lequel elles sont poussées & doivent faire leur chemin. Ce cas se presente souvent dans l'exercice de la Medecine, il est d'une grande consequence quoiqu'on n'y fasse pas toûjours attention. C'est une maxime fondée sur la raison, sur les régles du mouvement & l'experience qu'il faut rendre au sang sa fluidité, quand il l'a perduë, avant que de lui donner un nouveau & plus fort mouvement, si l'on veut éviter les engorgemens, les inflammations, la rupture des vaisseaux & l'extravasation.

Il faut beaucoup de boiſſon & abondamment de delayants pour éteindre la ſoif violente, dont les Malades ſont fatigués & les ardeurs inſupportables qu'ils ſentent dans les entrailles, ſans doute parce que le ſang auſſi-bien que la limphe ont perdu leur fluidité comme on peut en juger par la blancheur & le limon arrêté ſur la langue & les autres ſymptomes cy devant obſervés, & que par conſequent l'un & l'autre ne ſe meuvent qu'avec beaucoup de lenteur vers la ſurface du corps, & les vaiſſeaux capillaires, d'où dependent les friſſons & le froid exterieur qu'on remarque dans la plûpart de ces Malades, en même-tems qu'ils ſentent dans les entrailles un feu qui les conſume, à raiſon du ſang qui bouillonne dans les grands vaiſſeaux où il eſt contraint de ſe reduire & de s'arrêter. Cette abondante boiſſon contribuë d'ailleurs à lui conſerver & redonner plus de fluidité, à lui faciliter ſon chemin vers l'habitude du corps, à exciter enſuite une forte tranſpiration, ou des ſueurs qui ſont ſi ſalutaires quand elles viennent par de ſecours ſi naturels & procurer enfin l'éruption des Exanthémes, des Charbons & des Bubons. Pour rendre ces boiſſons plus pénétrantes, plus efficaces & les faire inſinuër dans le tiſſu du ſang, les Auteurs recommandent avec raiſon,

raiſon, de les éguillonuer avec les Sels Prunele & Polycreſte, ou que que eſprit acide, ou le jus de Citron & de quelques fruits acide ou leurs Syrops.

Le grand & ſalutaire uſage des Acides que les Auteurs ont employez dans preſque tous leurs Remédes & leurs compoſitions, détermineroit volontiers à penſer que le ſpécifique contre la Peſte conſiſte en quelque eſpéce d'Acide; on connoît la vertu de ces ſortes de Remédes contre les vers & toute eſpéce de vermine; mais ſur cela il ſe preſente à l'eſprit une difficulté digne d'être examinée: Que non ſeulement les Acides ne peuvent être ſpécifiques contre cette Maladie, mais qu'on n'en devroit pas même faire uſage, s'il eſt vrai comme on le préſume, qu'il y ait coagulation dans le ſang. On pourroit répondre à cette Objection en deux mots: qu'il ne s'agit pas dans ce cas, non plus que dans les autres Maladies du produit & des effets, mais de la cauſe du venin même, & que quand on s'attache aux ſymptomes & aux accidens d'une Maladie, on travaille toûjours inutilement, ſi la cauſe, dont ils dépendent, ſubſiſte, il faut remonter au principe & prendre le mal dans ſa ſource; car la cauſe vaincuë, les effets ceſſent bientôt.

La Coagulation & la Diſſolution ne

renferment pas toutes les altérations & les changemens, dont le sang est susceptible, de même que les autres fluides de cette nature : il est sujet à autant d'altérations, qu'il y a de differentes substances qui agissent sur lui & qui peuvent changer l'arrangement & la combinaison des principes qui entrent dans sa composition. Ces deux termes de Coagulation & de Dissolution, sont si fort équivoques, qu'on peut les apliquer également l'un & l'autre à l'action des Corrosifs sur la masse du sang ; car s'il y a quelque puissance qui puisse briser le tissu du sang, rompre la liaison qui est entre ses principes, déranger l'ordre & les raports essentiels, qu'ils ont les uns avec les autres, dissoudre les molécules, ou tout au moins leur faire perdre leur figure ronde qui les rend si propres au mouvement, c'est sans doute l'Arsenic par ses particules rongeantes & corrosives ; ce Minéral pourtant comme les Acides coagule le sang. J'ay assisté à l'ouverture d'un corps empoisonné par l'Arsenic, dont le sang étoit généralement coagulé dans les vénes, dans le cœur & dans les poûmons, & l'eau du pericarde même étoit toute caillée en consistence de fromage. La dissolution du Sel Armoniac, dont j'ay fait souvent experience jettée dans les vénes coagule le sang, comme les Eaux Fortes & la

mort de l'Animal, suit à quelque petite difference de tems près, comme ensuite des injections des Eaux Fortes & des esprits Acides. L'eau fraiche toute simple injectée coagule le sang & l'Animal meurt à la fin bien-tôt, & sans s'arrêter à toutes les expériences faites sur le sang, qui prouvent que certains Sels acres, aussi-bien que les Acides le coagulent, il n'y a qu'à examiner ce qui se passe en lui-même : il est peu de liquide qui perde sa fluidité si facilement, il se coagule par lui-même & sans le secours d'aucun mêlange quand il est sorti des vaisseaux, quand son mouvement est intercepté, quand la force mouvante ne le pousse que foiblement, & quand mis en mouvement le commerce de l'air lui manque.

Quoique pour exprimer tous ces divers changemens qui paroissent aux sens les mêmes ou peu differens, on employe le terme générique de Coagulation, on avoüera pourtant qu'il doit y avoir des differences essentielles entre les uns & les autres ; puisque les causes sont si differentes en elles-mêmes & quelques-fois opposées & contraires, & si l'effet que produit sur le sang le venin de la Peste, aproche de celui que l'Arsenic y fait, on ne dévra plus croire, si je ne me trompe que les Acides doivent être proscrits & qu'ils ne peuvent pas être em-

ployés pour Remède contre la Peste. Il y a long-tems qu'on sait que le vinaigre pris par la bouche & donné en lavement est un Remède asseuré pour dissoudre le sang coagulé & extravasé dans l'estomac & les entrailles, & l'on n'ignore pas que les Acides ne soient les Remédes les plus efficaces contre les Poisons corrosifs, de même que les graisses & les huiles.

Il y a beaucoup de faux préjugés dans la Medecine, que les Ecoles, la fureur d'écrire & faire d'hipothéses, a introduits. On croit par exemple que le Mercure est dangereux à raison de quelques parties Arsénicales qui peuvent y être mêlées, on en fait pourtant un excellent Remède avec l'Arsenic & le jus de Citron, qu'on donne interieurement sans risque. Tous les Auteurs soûtiennent que l'Aloës ouvre les vénes & en fait sortir le sang, c'est pourtant le Purgatif le plus asseuré pour le flux de sang, & il entre comme prémier & principal Remède dans les Pilules que j'ay composées pour cette Maladie, & les autres devoyemens. On ne doute pas que l'Antimoine Diaphoretique ne soit vomitif, si par de frequentes lotions on ne lui ôte le Nitre, dont on s'est servi pour le composer; cependant je l'ay fait prendre interieurement mille fois à toutes sortes de personnes, d'âge, de sexe, sans qu'il ait

jamais provoqué la moindre Nausée, & je crois qu'il seroit plus utile pour cette Maladie & plusieurs autres sans être lavé, & corrigé comme on le prétend.

Il ne s'agit plus que de faire quelques reflexions sur la Saignée, les Purgatifs & les Emetiques. Il n'y a dans la Peste aucun accident où ces Remédes généraux ne paroissent nécessaires, & où ils ne deussent ce semble convenir & comme dans les autres Maladies produire de bons & prompts effets: la Saignée dans les inflammations, les oppression, le crachement, le vomissement & pissement de sang, les pertes & toutes les hémorrhagies; les Vomitifs, les Pilules Saponaires & les Purgatifs dans la dissenterie & tous les autres devoyemens; cependant comme suivant des Observations des plus fameux Auteurs & des plus experimentés Praticiens, ils ne conviennent pas, qu'ils les condamnent, & qu'ainsi qu'il a été remarqué ny les uns ny les autres ne semblent avoir aucune proprieté contre les Venins & les Poisons, le meilleur parti que l'on puisse prendre, c'est de s'en raporter à leur bonne foy & de ne hazarder pas d'en faire de nouvelles expriences au préjudice des Malades & au peril de leur vie, sous prétexte que quelques Charlatans ou semblables imposteurs peu experimentés & sans aucun aveu disent les avoir

emp'oyés avec ſuccez. Il y a beaucoup de cas où l'on peut ſe paſſer de ces trois Remédes, & pluſieurs Maladies ſe gueriſſent par l'uſage des Alterans. Cette pratique n'eſt ny nouvelle ny empirique. Il y a longtems par exemple que dans les Pleuréſies & les Inflammations des Poûmons, je fais peu ſaigner les Malades; quoique de toutes les Inflammations, il n'y en ait point certainement où la ſaignée paroiſſe plus neceſſaire, & l'experience m'a apris que dans ces Maladies comme en bien d'autres, où la cauſe eſt dans l'eſtomac & les premieres voyes, un Vomitif vaut mieux que toutes les Saignées réiterées, c'eſt par ce Reméde que je commence le plus ſouvent quelques preſſans que ſoient les ſimptomes, qui diparoiſſent pour l'ordinaire après ſon effet: en ſorte qu'il n'eſt plus beſoin de la Saignée pour les calmer & c'eſt toûjours avec plus de ſuccez & ſans riſque que l'on employe ce ſecours après avoir vuidé les premieres voyes & ſouſtrait les pourritures qui ſont en état de paſſer dans les vénes, & d'aller occuper la place du ſang que l'on a tiré. Après plus de 30. ans d'experience & de ſuccez en Pays chauds, comme en Pays froids, on ne craint pas d'être reſponſable des évenemens de cette pratique, qui toute éffrayante qu'elle paroiſſe, eſt pourtant ſuivie dans cette Ville & ailleurs avec

bien plus de ſuccez qu'avec les Saignées ; parce que c'eſt cette pourriture qui fait perdre au ſang ſa fluidité & non pas le chaud & le froid, que l'on ne doit conſiderer que comme des cauſes occaſionnelles trop légéres pour produire une ſi grande & perilleuſe Maladie.

De qu'elle utilité peut être la Saignée dans la Diſſenterie, dans les Flux de ventre, dans les Pertes & les autres hémorragies ? C'eſt employer un mauvais moyen pour empêcher qu'un Malade ne perde ſon ſang, que d'en ôter d'avantage, par une autre voye. Dans les Pertes, les Hémorragies & le Vomiſſement même de ſang, l'Hypacacuanha, ou un autre Vomitif, fait mieux que les Saignées réiterées. J'ai pour cela des experiences accompagnées des plus prompts & des plus heureux ſuccez. Tout bien examiné de quelque utilité que puiſſe être la Saignée dans certains cas, elle ne doit pas cependant être regardée comme un Reméde; parce qu'elle ne détruit ny chaſſe hors du corps des Malades la cauſe de leur Maladie. Ainſi on peut bien ſe paſſer de cet ſecours dans la Peſte, puiſque l'experience en condamne l'uſage & pour les opreſſions ou elle ſemble mieux convenir, quand le pous eſt foible, concentré, irrégulier & intermittent, non ſeulement dans la Peſte; mais encore quand le ſang eſt coagulé

par quelque Poiſon & dans tous les autres cas où il a perdu ſa fluidité à raiſon du mêlange de quelque pourriture, la Saignée eſt toûjours ſuſpecte & dangereuſe.

Si l'on eſt obligé d'exclurre la Saignée pour le traitement des Peſtiferés, l'on pourroit ſe flatter de trouver une autre reſource dans les Purgatifs & les Vomitifs ; mais quoiqu'ils ne ſoient pas ſi univerſellement condamnés, que la Saignée ; cependant ils paroiſſent dangereux, & on ne les voit que rarement réüſſir ; parce qu'ils ne peuvent rien operer ſur les Venins & les Poiſons, & que ces Remédes cauſent beaucoup d'agitation dans le ſang & jettent dans de grands épuiſemens, ſur tout quand ils ſont ſuivis d'une abondante évacuation : & ſi quelques Medécins ont quelquefois oſé s'en ſervir, c'eſt lorſqu'ils ont connu qu'outre le Venin il y avoit dans les prémieres voyes un apareil de pourriture, ce qui eſt aſſez ordinaire au même Peuple & aux pauvres gens ; mais c'eſt toûjours avec beaucoup de retenuë & de circonſpection qu'ils ont pratiqué ces Remédes & les ont donné légers & en petite doſe.

L'experience de nos jours nous a cependant convaincu que pour toutes les eſpéces de dévoyemens, pour la Dyſſenterie principalement l'Hypecacuanha à tous les

autres Vomitifs indifferemment étoient des Remédes efficaces pour abreger le cours de ces Maladies & tirer souvent les Malades de l'agonie ; les Pilules Purgatives & Saponaires que feu Mr. Garnier, à qui le premier je les avois communiquées, a inseré dans les Formules de l'Hôtel-Dieu de Lyon en forme de Bols foiblement dosez, ne cedent en rien à l'Hypecacuanha, & la plante qu'on apelle Gratiola, espéce de Digitale de marais employée en même dose & de la même maniere vaut bien cette racine étrangere & son operation n'est si incertaine, ny accompagnée de tant d'efforts; cependant après les Observations faites sur l'effet de ces Remédes donnés pour les Flux de ventre des Pestiferez, on n'oseroit sans crainte, & sans repugnance les prescrire sur tout dans le commencement de la Maladie auquel tems ils sont pour l'ordinaire pernicieux, & s'il y en a un, où l'on puisse avec hardiesse se servir des Purgatifs, ce n'est que sur la fin & après la crise, comme faisoient nos devanciers, encore faut-il les donner en petite dose. Cette pratique ne sçauroit jamais faire grand honneur au Medecin, car ces Remédes ne sont pas fort necessaires, & n'ont aucune part à la victoire, puisqu'ils ne sont donnez qu'après que la Maladie est jugée, & que le duël est decidé en faveur

de la nature, & si dans les Maladies ordinaires cette conduite étoit encore suivie, les Medécins n'auroient pas l'avantage de sauver beaucoup de leurs Malades, & ils seroient bien à plaindre, sur tout quand il s'agit des Maladies aiguës & violentes, de se voir dépoüillez des armes les plus puissantes pour combattre, & de ne pouvoir se servir ny de la Saignée, ny des Vomitifs, ny des Purgatifs; car on a beau vanter dans tous les cas, où il y a un appareil de pourriture les Spécifiques, les Elixits, ces compositions mistérieuses, les Panacées, ces Remédes universels. Tous ces gens à secret, & ces Charlatans ne gueriront jamais avec leurs seuls Remédes & sans le secours des généraux aucune de ces Maladies. C'est bien icy, à la verité, le cas d'un Spécifique; mais les Chymistes, ny les Empyriques, ny les Medecins Anciens & Modernes ne l'ont encore pû découvrir: ce qui se prouve par le peu de succez qu'ont eu les uns & les autres dans le traitement des Pestiferez, & par la diversité des Remédes & des Compositions, dont leurs Livres sont remplis.

Que si dans la Peste on ne peut employer les Vomitifs & Purgatifs pour le Devoyemens, la Dissenterie, ny pour le Pertes, les Hémorragies & bien d'autre accidens où il font tant d'honneur au Me

decin, quand ils ſont placez à propos dans d'autres circonſtances & autre genre de Maladie, il faut ſe reſoudre à ſuivre la route que nous ont tracée les habiles Praticiens, qu'ils aſſeurent être la meilleure & ſe ſervir des Alterans les plus apropriés aux Devoyemens ; du Diaſcordion, de la Theriaque, des Abſorbans, du Macis, de la Canelle & du Caſtoreum, & lorſqu'il y a des douleurs & des épreintes, comme il arrive dans le Flux de ſang y ajoûter quelque Narcotique : cette metóde n'eſt pas ſingoliere à la Peſte, & a ſouvent réüſſi dans les perſonnes delicates, dans les Vieillards & les Jeunes gens qui ont été gueris ſans Hypecacuanha, ſans Vomitif & Purgatif, qui peut être dans cette occaſion auroient produit des effets contraires. On peut joindre à ces Remédes la Conſerve de Roſe, la Marmelade de fleurs d'Orange, la Gelée de Coings, la Confection de Iacinte, d'Alkermés & autres Remedes apropriés à châque ſymptome. Les Acides auſquels on eſt obligé de recourir quelquefois dans les Devoyemens ordinaires, à raiſon de quelque accident particulier & du temperament bilieux, paroiſſent encor icy bien plus neceſſaires pour le Flux de ventre, pourveu qu'ils ſoient mitigés & adoucis par les Cordiaux & les Abſorbans, principalement ceux qui ſont reputés aſtringens.

Ce qui persuade que les Alterans sont les plus salutaires, & les plus apropriés Remédes dans la Peste, c'est qu'on en doit regarder tous les symptomes, & les écoulemens qui l'accompagnent comme les suites de l'action & des impressions que ce venin excite non seulement dans les fluides, mais encore sur les solides, & que tous les Devoyemens, & les autres évacuations sont symptomatiques, c'est-à-dire, des excretions forcées procurées par les irritations, que ce venin produit sur les membranes & les fibres motrices des visceres, ensuite desquelles les sucs que leurs couloirs contiennent sont exprimés dans les vuides des capacités, & que ce n'est pas par consequent d'un appareil de glaires, & des restes vitieux des digestions imparfaites assemblés par couches les unes sur les autres, que ces sortes de Devoyemens dependent, & c'est par cette raison sans doute que les Purgatifs & les Vomitifs ne conviennent pas dans la Peste, & qu'ils sont plûtôt nuisibles, que profitables & avantageux.

Quoique l'on ne se fût proposé que de mettre un succint Avertissement à la tête des deux Lettres, qui ont été communiquées. On s'est étendu insensiblement, & plus qu'on n'avoit resolu; on n'a cependant rien avancé touchant cette

te Maladie, pour laquelle on n'a aucune experience en son particulier, que sur la bonne foy & les Observations des Auteurs fidéles, qui ont été en exercice auprès des Malades, On s'est contenté de faire quelque examen sur les causes, de proposer ses foibles conjectures sans rien décider, & parler seulement en général des Remédes par eux pratiquez & les plus approuvez. L'on ne s'est point émancipé de préscrire aucune formule. Châcun peut suivant la nature de la Maladie, & les differens symptomes, en cas de malheur, se faire un plan des Remédes & composer des Formules appropriées tant pour les Remédes interieurs, que pour les topiques, le pansement des Charbons, Bubons & Parotides dont on sera suffisamment instruit par les Observations inserées dans ces deux Lettres, par lesquelles il paroît que les plus douces & les plus simples applications sont les meilleures, car tout ce qui peut exciter & augmenter la douleur derégle le mouvement des esprits, detourne la nature de ses fonctions, & intercepte les éruptions salutaires. Ce seroit faire injure aux habiles Medécins, exposer sa reputation & la vie des Malades, que de vouloir s'ingerer à débiter des Recette douteuses pour une Ma-

ladie si bizarre & si sujete à tant de changemens. Un bon Praticien n'aura pas de la peine à prendre son parti ; & saura bien-tôt se former une pratique reglée, meilleure que celle, qu'on pourroit lui inspirer sur la nature du mal, & la difference des accidens, qui suivront l'espéce de Peste, qu'il aura à combatre.

F I N.

OBSERVA-

OBSERVATIONS SUR LA MALADIE CONTAGIEUSE DE MARSEILLE.

COmme on ne se propose que de donner quelques Observations, fondées sur des faits & des experiences bien exercées ; on n'entrera icy dans aucun examen ny dans aucun raisonnement de Sistême sur la nature du mal & sur sa cause, on se contentera de dire qu'il n'y eût jamais de maladie plus maligne, plus contagieuse, & plus meurtriere, & on ose assurer que de toutes celles que les Historiens raportent, que les Auteurs de Medecine décrivent, & que nos Negocians & nos gens de Mer ont vûës dans les differentes Contrées du Levant, aucune n'a été si rapide dans ses progrez ny si funeste dans ses effets, que celle-cy. On dira sur sa cause que ce n'est qu'un venin qui se communique par Contagion.

On laisse à châqu'un la liberté de déterminer la nature de ce venin ; sur les simptomes de la Maladie, & pour la Contagion, on n'ignore pas que la plûpart des Medecins n'y croyent pas, j'étois même de ce nombre ; mais une infinité de faits bien averés m'en ont si bien convaincu, que je n'ay plus aucun doute là-dessus. Pour la maniere dont le venin agit dans le sang, on demande d'abord, s'il le dissout, ou s'il le fige & le coagule, parce que nous sommes accoûtumés à tout raporter à nos idées, & que nous ne connoissons que ces deux manieres, dont le sang puisse s'alterer & se corrompre. La bizarerie des simptomes ne nous a pas permis de nous asseurer précisément ny de l'un, ny de l'autre ; le sang même tiré dans la palete ne nous a rien apris là-dessus, ayant paru dans les uns d'une consistence naturelle, dans les autres peu lié, & plus liquide, & dans quelques-uns écumeux & inflammatoire. Or comme le sang peut souffrir différentes altérations qui nous sont inconnuës, il est probable que ce venin agit dans le sang, de l'une de ces manieres. Ce sera à des Phisiciens plus curieux & plus habiles à le déviner. L'ouverture des cadavres ne nous a rien apris de particulier sur la nature du mal, ny sur la cause ; dans les uns tout a paru dans un

état naturel, & dans les autres on a trouvé que de légéres inflammations dans le bas ventre, qui étoient certainement les dernieres productions de la Maladie.

Cette Maladie se manifesta au commencement du mois de Juillet chez des pauvres gens, & dans une ruë qui n'est habitée que par du bas peuple; le premier malade n'eût qu'un simple charbon, quelques jours après d'autres furent attaqués de fiévre avec des pustules gangreneuses, à l'extremité du nez; insensiblement le mal pullula dans cette ruë; les simptomes de malignité & les marques de Contagion se multiplierent avec les malades, jusqu'à ce que la chose éclata par une plus grande mortalité en un même jour, ce qui fut environ le 20. du même mois, bien-tôt après le mal se communiqua dans les ruës voisines, & à l'entrée du mois d'Août il fut répandu dans tous les quartiers, & avant le 10. du mois presque dans toutes les ruës. Enfin au milieu du mois presque dans toutes les maisons de la Ville. Tout le reste de ce mois & pendant tout le mois de Septembre la maladie a été d'une violence extraordinaire & a fait un carnage affreux. Qu'il me soit permis de passer sous silence ce que nous avons vû dans ces temps malheureux, & de jetter un voile sur des horreurs que l'on sçauroit exprimer.

Dans le mois d'Octobre le mal s'eſt adoucy, il a été moins mortel & le nombre des malades moins grand, on peut donc fixer le premier période de ce mal, ou ſes commencemens au mois de Juillet, le ſecond, ou ſa vigueur à ceux d'Août & de Septembre, & le troiſiéme ou la déclination à celuy d'Octobre.

La Maladie ſe déclare par un petit friſſon, par des maux de cœur, des nauſées, des vomiſſemens, & le mal tête; à ce friſſon ſuccede une fievre des plus vives avec une chaleur âcre & brûlante. & quelquefois moderée, la violence de la Maladie répond toûjours à celle des ſimptomes, qui l'annoncent; enſorte que ſi le froid eſt long, le mal de tête & le vomiſſement violent, ont doit s'attendre à une grande Maladie; quelque-fois ce mal commence ſans aucun friſſon & ſans aucun ſimptome par une petite fievre en chaud qui augmente bien-tôt, & ces heureux commencemens ſont toûjours d'un bon augure, on voit par là que tous n'ont pas eu le mal de la même violence, quelques-uns n'en ont eû qu'une legere atteinte, & ceux-là *quos æquus amavit Jupiter*, ſont le plus petit nombre; tous les autres ont éprouvé toute la violence du mal: les uns par des morts ſubites; les autres par des morts promptes en ſix ou huit heures de la Maladie; d'autres en

vingt-quatre heures, & le plus grand nombre en deux ou trois jours, & cela dans le premier & second période du mal. Quand la Maladie alloit au-delà de trois jours, elle donnoit un peu plus d'espérance, sur tout quand c'étoit à la faveur de quelque éruption exterieure, ce qui est devenu frequent & ordinaire dans le troisiéme période.

Quelques-uns mouroient sans aucun simptome sensible, & avec un pous presque naturel, & ne se plaignant que de foiblesse & d'abatement, ils avoient pourtant les yeux étincelans & le regard égaré, aussi faut-il se méfier de la fausse tranquilité de ces malades.

Quand la Maladie se terminoit heureusement c'étoit ordinairement au septiéme, au huitiéme, au plus tard au dixiéme que la fievre cessoit, & si elle alloit au-delà c'étoit par la résistance de quelque simptome qui demandoit une curation particuliere, excepté dans le dernier période où la Maladie duroit d'elle-même jusqu'au dixiéme au douziéme & au-delà.

La vigueur de l'âge & du tempérament ne servoit qu'à rendre le mal plus violent, & plus mortel, comme la foiblesse de l'âge, du sexe, & du tempérament, rendoit plus susceptible du mal; aussi avons-nous vû les enfans & les femmes enceintes pris les premiers dans toutes les familles, & sur

tout les femmes enceintes, (qu'on a eu le chagrin de voir perir presque toutes) le mal n'a épargné aucun âge depuis les enfans de lait, jusqu'aux vieillards ; il semble pourtant avoir respecté ceux qui étoient dans un âge décrepit.

On n'a vû la langue noire, qu'à certains malades ; mais tous l'avoient blanche, & chargée, l'altération étoit extraordinaire, même avec la fievre la plus légére ; les plus malades & les plus dangereux ont les yeux vifs & étincelans, même dans les plus grandes foiblesses, & le regard affreux & troublé, à peu près comme les hydrophobiques, & ces yeux étincelans sont toûjours d'un mauvais préfage, c'est sans doute par là que quelques Chirurgiens qui ont hanté le Levant, se ventent de connoître de trente pas loing, si un homme est attaqué de Peste.

Les excrémens de nos malades n'avoient rien de particulier, l'infection n'en étoit pas trop grande, elle l'est beaucoup plus dans les fievres malignes ordinaires, les urines étoient presque toûjours naturelles, on y voyoit quelque fois au dessus une pellicule huileuse, comme à celles de phthisiques, elles paroissoient quelque-fois rouges & alterées le premier jour, & dans les grandes ardeurs de fievre. On aura de la peine à croire que ces malades n'exalent point de

mauvaise odeur, & n'ont rien de rebutant; veritablement après quelques jours de maladie on sent une odeur douceatre, (sur tout quand le malade suë,) qui est désagreable sans être trop forte ny infecte, & cette odeur se communique à tout ce qui a servi à l'usage du malade, & à la chambre même, & ne se perd qu'après que ces choses ont passés par l'eau boüillante, & ont été long-tems exposées à l'air.

Les simptomes qui accompagnent la maladie sont les mêmes que ceux des fievres malignes, avec cette difference qu'ils sont ici plus violens, & qu'ils s'élevent dez la premiere attaque du mal, & d'abord après le premier frisson, tels sont l'abatement, inquietude, nausée, vomissement, maux de cœur, défaillance, opression, diarrhées, hémorragies, affections saporeuses, délire, phrénésie, ces derniers étoient les plus fréquens & les plus ordinaires & ne finissoient que par la mort du malade, rarement on a vû des convulsions & des mouvemens convulsifs.

Quelque-fois le mal prenoit en guise de fiévre intermitente par un petit frisson aux extremitez qui duroit quatre à cinq heures, & revenoit tous les jours à la même heure, suivi d'une chaleur forte, & de simptomes les plus fâcheux, aussi le second, ou le troisiéme accez emportoit toûjours le malade.

Dans le premier pêriode du mal, & au commencement du second, plusieurs malades rejettoient quantité de vers par le haut & par le bas, & sur tout les enfans & les femmes, ce qui joint à la cherté des danrées & à l'abondance des fruits, qu'il y avoit en cette année, confirmoit nos Citoyens dans la fausse créance, que cette maladie n'étoit qu'une fievre de corruption causée par les mauvais alimens & par la misére.

On a vû très-peu de malades en qui la nature n'ait fait quelque éffort pour se dégager de ce venin, & le pousser dehors par des déposts & des éruptions exterieures, comme bubons & autres tumeurs, charbons, & pustules; ceux en qui elle ne poussoit rien au déhors essuioient toute la fureur du mal, & mouroient en vingt-quatre heures ou en deux jours & ceux-là étoient ordinairement couverts d'exanthêmes, qui de toutes les éruptions étoit la plus infructeuse, & ne servoit qu'à fonder un prognostic fâcheux: quand elles devenoient noires, elles annonçoient toûjours une mort prochaine.

Les bubons sortent aux aisnes, ou au dessous, à ces glandes qui occupent la partie superieure de la cuisse, & sous les aisselles, jusques au sterrum, aux glandes du col & aux parotides: ils paroissoient

dez que le mal se declaroit, ou bien le second ou le troisiéme jour, rarement après la fievre finie, les premieres n'étoient souvent d'aucune utilité & n'empêchoient pas les progrez du mal; les seconds étoient plus favorables, & quelques-fois veritablement critiques, je veux dire avec diminution de la fiévre, & l'adoucissement des simptomes, soit qu'ils fussent aux aînes, ou sous l'aisselle; mais pour les tumeurs de col & les parotides, sur tout quand elles étoient doubles, elles ont été souvent mortelles, & les malades perissoient par la suffocation, quelque évacuation que l'on fit pour la prévenir. Dans le premier & second période du mal on ne pouvoit amener à sa supuration que fort peu de ces bubons, dans la suite & vers la fin du même période, on a vû presque tous les bubons supurer quoyqu'on n'eût pas changé ue remedes ny de methode.

Les charbons & les pustules ont été dans tous les périodes très-favorables & l'éruption la plus sûre sur tout quand il y en avoit plus que d'un, ces charbons paroissent comme les anthrax ou cha bons ordinaires, & sortent dans toutes les parties du corps, quelques-fois au commencement quelques-fois dans la suite de la maladie; souvent au dessous du bubon & avec soûlagement pour le malade; mais ceux qui

venoient au col étoient souvent funestes.

Les pustules s'élevent en forme de petits furoncles ou boutons avec une rougeur à la base, & un point blanc à la cime, dans quelques heures ce point blanc se desseche & devient noir, la tumeur s'étend, la rougeur s'obscurcit, & il se forme une dureté tout au tour. Ces pustules sont fort douloureuses & font une escharre comme les charbons : Elles paroissoient au commencement, ou dans la suite de la maladie, & dans le dernier période, elles sortoient avant que la fievre se déclara & que le malade sentit aucun mal, rarement elles sortoient seules ; mais 2. 3. 4. à la fois & souvent à la même partie ; on en a vû sortir sur les bubons & sur les parotides; celles-là n'étoient pas d'un bon augure.

On fondoit ordinairement le pronostic de la maladie sur les simptomes qui l'accompagnoient, & sur l'état du pous. Il étoit rare de voir échaper des malades avec des simptomes violens sans aucune éruption critique, le bon ou le mauvais état du pous décidoit aussi du sort du malade, car ceux qui avoient le pous bon, fort, ouvert, & égal pouvoient esperer de se tirer d'affaire avec les secours des remedes, quelques violens que fussent les simptomes, au lieu que ceux qui avoient le pous petit, foible, obscur, frequent & inégal avoient tout à

craindre, quelque leger que le mal parût & sans aucuns simptomes fâcheux.

Par la seule description du mal on voit d'abord que ce n'est point une maladie d'un seul remede, elle varie autant & même plus que toutes autres especes de fievres, & cette varieté jointe à la bizarrerie des simptomes ne permet même pas d'établir une methode de la traiter, fixe & constante.

L'état du pous, & les simptomes déterminoient seuls la necessité de la saignée, & de la purgation en general : celle-là ne doit être ny copieuse ny fréquente, & celle-cy doit toûjours être benigne & legére.

Quand le pous étoit plein & élevé, on commençoit la curation par une saignée de six à huit onces suivant l'état du pous, l'âge & le temperament du malade, rarement on a eu des indications de la reïterer d'abord après, mais ensuite de la premiere saignée si le malade avoit des maux de cœur ou des nausés, on luy a donné un émetique : le tartre émetique, si c'étoit un corps plein & robuste, & l'hypecacuana si c'étoit une personne delicate, l'un & l'autre en une dose très-moderée.

Si l'émetique ne faisoit qu'exciter les vomissemens sans faire aller du ventre d'abord après son operation finie on donnoit

ſur le champ un leger purgatif, ou tout au moins un lavement, mais le purgatif faiſoit mieux.

Quand le pous n'étoit ny plein ny élevé, on ſe paſſoit de ſaignée, & on commençoit par donner un émetique pour peu qu'il fût indiqué, autrement on ne donnoit ſouvent qu'un purgatif ſimple, on n'en a jamais donné que des benins & des legers, & encore en petite doze; parce qu'on avoit d'abord reconnu, que les violens purgatifs, & les grandes évacuations ne diminuoient ny la fievre, ny les ſimptomes, & ne faiſoient ſouvent que hâter la mort des malades, au lieu que les legers purgatifs faiſoient toûjours une évacuation ſuffiſante & ſalutaire.

Il n'eſt pas arrivé ſouvent qu'on aye eu l'occaſion de retirer le purgatif dans le cours de la maladie, à moins qu'elle n'aye traîné en longueur, ou qu'elle ſe ſoit terminée heureuſement, on la pourtant fait, quand les maux de cœur n'ont pas cedé au premier purgatif.

Si après l'operation de l'émetique ou des purgatifs la fiévre ſe ranimoit on faiſoit une ſeconde ſaignée & au pied quand il y avoit délire, ou aſſoupiſſement ou continuation du mal de tête, & on temperoit le malade par des émulſions ſimples ou par une eau de poulet.

Les

Les forts narcotiques n'avoient pas un effet plus heureux que les violens purgatifs, ils jettoient les malades dans des foiblesses, dont ils avoient peine à revenir ou dans des assoupissemens mortels, on n'a employé, que le sirop de pavot en petite doze & seulement dans le cas du délire & de phrénesie; quoyque l'insomnie fût un simptome commun à tous les malades, simptome qui leurs a duré jusques dans la convalescence.

Dans les diarrées on donnoit avec succès le diascordium mêlé avec les absorbants, on ne pouvoit guères user de narcotiques dans les vomissemens à cause de l'abattement & de la foiblesse où ils jettoient les malades, on employoit plus utilement en ce cas-là les délayants, ou le suc de citron avec quelques grains de sel d'absynthe, les cardiaques même ne faisoient rien qu'augmenter l'irritation qui causoit le vomissement & le rendoient plus violent.

De toutes les évacuations naturelles les grandes diarrées ont été plus funestes, les hémorragies l'ont été également; mais on en a vû quelques-unes de salutaires, les süeurs ont été souvent très-utiles & sur tout celles qui venoient par l'inquietude du malade, & qui étoient excitées par la chaleur de son propre soufle, car celles qu'exci-

toient les remedes étoient souvent infideles & n'avoient d'autre succez que l'augmentation de la fievre, d'où il s'ensuit que les sudorifiques les plus legers étoient les plus convenables. On ne pouvoit pas aller au-delà de l'eau du chardon benit, & de la poudre de vipere & du lilium dans les grandes foiblesses, tout autre sudorifique comme les volatils, les fort cadiaques & alexiréres n'ont jamais fait un bon effet : la Theriaque même paroissoit trop chaude, & n'a pas été d'un grand usage : Voilà d'abord un nombre infini de Remedes alexitéres recommandez par les Auteurs proscripts & condamnez : ce qui doit faire croire que les Medecins qui les ont tant vanté, n'ont jamais traité des Pestiferez, ou que s'ils en ont vûs ils se sont prévenus sur des Observations fausses, ou incertaines.

Les oppressions de poitrine qui surviennent quelques-fois dans le cours de la Maladie ne viennent pas toûjours d'un dérangement dans la poitrine, c'est souvent la transpiration arrêtée par le froid que le malade prend en se découvrant, ou quelque éruption exterieure rentrée qui cause cet accident dans le premier cas : Supposé qu'il y eût quelque engagement dans la poitrine, de petites saignées conviennent quand le pous & les forces du

malade le permettent ; mais dans les autres il ne faut que rapeller les sueurs par quelque leger sudorifique.

Pour le regime des Malades il ne leur faut que des boüillons foibles & légers à cause des grandes ardeurs, & que la Maladie est très-aiguë leur boisson ordinaire étoit de l'eau panée, ou même l'eau simple, & nous n'avons pas vû qu'aucun en ait été incommodé, ils la suportoient même mieux que la tisanne, on s'en servoit pourtant dans les engagemens de poitrine, & de l'eau de poulet dans les ardeurs de la fiévre.

La principale attention de ceux qui sont auprès des malades doit être à les bien couvrir selon la saison, & à les gorger de boisson, rien ne contribuë tant à leur guerison que d'entretenir la transpiration & de les bien humecter.

Le traittement exterieur ne doit pas être moins simple & moins benin que celuy du dedans.

Aux Bubons qui étoient accompagnez d'inflammations on apliquoit des cataplâsmes anodins de micapanis avec le lait, ou bien ceux des herbes émollientes : aux autres une emplâtre de diachylon ou quelque autre semblable, on ouvroit ceux-là avec la lancete, on apliquoit le caustique à ceux-cy ; aux uns & aux autres on n'atten-

doit jamais la maturité ny la ſupuration & encor moins à ceux qui étoient durs & ſans rougeur, auſquels on apliquoit le cauſtique, dez qu'ils pouvoient luy donner priſe. On doit toûjours faire de grandes ouvertures & apliquer de longues traînées de cauſtiques, autrement il arrive dans la ſuite des fiſtules, & des ſinus qui ſont ſuivis d'enflure œdematouſes des cuiſſes, & ſouvent de l'hydropiſie.

Après l'ouverture de la tumeur on tâche d'attirer une prompte ſupuration par les Remedes pourriſſans & emplaſtiques, tels que ſont les digeſtif ſimple, l'onguent Baſilic, celuy d'Althea, le Baume d'Arceus, l'Emplâtre de Diapalme & autres ſemblables, & ces Remedes ſuffiſoient juſqu'à la cicatrice de la playe, ſans avoir recours à ces Remedes ſinguliers & ſi recherchés.

Dez que les charbons paroiſſoient pour prévenir l'enflure & l'inflammation de la partie qui ne manquoit jamais d'arriver on y apliquoit auſſi le cataplâſme anodin & on ſe hâtoit de le couper ou par une inciſion en croix ou en cernant l'eſcharre & on y apliquoit les mêmes remedes pourriſſans, qui achevoient toûjours la gueriſon de l'ulcere.

On traitoit à peu près de la même maniere les puſtules carbonculeuſes: quand el

les n'étoient pas considerables les onguens cy-dessus sufisoient pour détacher l'escarre & avoir la supuration jusqu'à l'entiere guerison ; mais quand l'assiete de la pustule étoit large & dure, & l'escharre grand, on y faisoit une incision en croix, & quand la dureté étoit considerable, on apliquoit un petit caustique & ensuite on l'a traitoit à l'ordinaire.

S'il survenoit quelques accident à ces playes, comme depost, inflammation, sinus, gangréne, chairs baveuses &c. on traitoit cela à la maniere ordinaire & par les Remédes les plus simples, sans qu'il fut besoin d'en avoir de particuliers qui ne font que répandre un air de mistére sur les choses les plus simples & les plus communes.

Il paroît par ces Observations, que cette Maladie si extraordinaire, ne demande que peu de Remédes, très-simples & très-communs, un grand ordre dans la police, beaucoup de soins des Malades, & sur tout des Medecins & des Chirurgiens prudens & attentifs, aussi avons-nous vû échoüer tous les pretendus spécifiques car le bruit de cette Maladie nous a attiré icy tous les Empiriques & Gens à secret, nous avons reçû des Remédes & des Recettes de toutes les Contrées de l'Europe. la Cour même nous en a envoyé plusieurs.

avec ordre de les compoſer & de les mettre en uſage, rien de tout cela n'a reuſſi. Les grandes idées des Siſtemes modernes ne ſont icy d'aucun uſage ; quoyque le mal ſoit vif & prompt il ne veut point être bruſqué, & on ne peut point par les grandes évacuations prévenir la lenteur des criſes naturelles, ny en divertir la matiere. Il faut icy neceſſairement faire revivre le langage & les maximes des Anciens, dont toute l'aplication étoit d'obſerver & de ſuivre les mouvemens de la nature, telle doit être nôtre attention dans une Maladie qui n'eſt à proprement parler qu'un *effort de la nature ou pour mieux dire un mouvement du ſang pour chaſſer un ennemi étranger.*

Pour ne rien oublier de tout ce qui peut contribuer à la ſatifaction & à l'avantage du Public, ſur un cas ſi important ; on ajoûte à ces premieres Obſervations, celles qui ont été faites par un autre Medecin de Marſeille, telles qu'on vient de les recevoir.

MEMOIRE INSTRUCTIF,

Suivant la methode de Mr. Michel Medecin, qui a servi dans les Infirmeries de Marseille pendant la Contagion, ce qu'il a observé & pratiqué.

DEz que je vas visiter un Malade attaqué du mal Contagieux, que je vois les yeux larmoyans, le pous fréquent, inégal, & intermitent, la langue chargée d'une humeur épaisse & blanchâtre, quelques-fois des douleurs aux lombes, des frissons qui ont précedé, suivis d'une chaleur acre, des nausées, de vomissement bilieux, des bubons, aux aines, sous les aisselles, ou derriere les oreilles, enfin des charbons: si c'est au commencement de la maladie, & que les forces se soûtiennent, je lui fait prendre trente grains d'Hypecacuana en poudre, dans du boüillon chaud, au defaut d'Hypecacuana, on dissout dans six onces d'Eau de Chardon benit, six grains de Tartre Emetique, & une cuillerée d'Eau Theriacale, on augmente ou l'on dimi-

nuë la doſe par raport à l'âge, au temperemment, & aux forces du malade.

Après l'action du Vomitif ſi le pous eſt concentré, les forces abatuës, je mets en uſage la Potion ſuivante. Prenez ſix onces d'Eau Scabieuſe dans laquelle vous diſſoudrez une dragme Diaſcordium de Fracaſtor, douze grains de poudre de Vipére, une once d'Eau Naphe, & une cuillerée d'Eau Theriacale. Vous ferez du tout une Potion, que le Malade avalera ſur le champ.

Que ſi au contraire le pous eſt fort élevé, la chaleur acre, la langue aride, au lieu de la Potion ci-deſſus, on fera prendre au Malade le Julep qui ſuit.

Prenez ſix onces d'Eau de Pavot rouge dans laquelle vous diſſoudrez une dragme de Theriaque recente, & une once de Syrop de Limon. Faites du tout un Julep.

Le lendemain pour emporter tous les mauvais ſucs qui ont éludé l'action de l'Hypecacuana, & pour achever de vuider entierement les premieres voyes, je fais uſer au Malade de deux en deux heures, une verrée de Tiſane en lui faiſant prendre entre les deux premieres verrées un bon bouillon.

Prenez demi once de Senné mondé, une dragme & demie de Sel Vegetal. Un

Limon coupé par tranches, que vous ferés infuſer pendant douze heures ſur les cendres chaudes dans quatre verrées d'eau de Fontaine. Vous coulerez enſuite le tout, dont le Malade uſera ſuivant qu'il eſt marqué ci-deſſus. Après que les premieres voyes ont été bien vuidées. Si je m'aperçois qu'il y ait de la diſpoſition pour les süeurs, ce qu'on reconnoît par la moleſſe du pous, pour lors je fais prendre au Malade ce qui ſuit.

Prenez deux pincées de fleurs de Coquelicot, jettez-les dans une verrée d'eau boüillante que vous laiſſerez un peu en infuſion, vous coulerez enſuite, & dans la coulure, vous diſſoudrez quinze à vingt grains de Bezoard animal, reduit en poudre, à ſon defaut demie dragme Diaphorectique mineral. Vous couvrirez enſuite le Malade, s'il vient à süer, vous aurez ſoin d'entretenir les süeurs, en lui recommandant de prendre des boüillons bien chauds, dans leſquels on peut diſſoudre une dragme de Confection d'Hyacinte. Ce Reméde peut être réïteré.

S'il paroît des Bubons, je fais attention s'ils ſont critiques, je veux dire s'ils ſoûlagent le Malade, pour lors, je fais appliquer au plûtôt le Cataplaſme ſuivant, qu'on a ſoin de renouveller de deux en deux heures, le faiſant chauffer avant que de l'appliquer.

Prenez un ou deux ognons blancs, que vous ferez cuire sur les cendres chaudes, après qu'il seront cuits, vous les netoyerez, de Theriaque recente, de Diachilon avec les Gommes, de Savon blanc ratissé, de châcun environ deux onces, & de l'Huile rosat, quatre onces; dez que le tout sera bien fondu, vous aurez soin de le bien mêlanger avec les ognons, vous en composerez des Cataplasmes, que vous étendrez sur des linges grossiers, ou sur des peaux.

Dez que le Bubon se termine un peu en pointe & qu'il y a quelque peu de fluctuation, je le fais ouvrir avec une lancette à abscez, faisant observer au Chirurgien de bien séparer le kiste, l'on panse la premiere fois avec du charpi sec, & huit heures après, je fais charger les plumaceaux de l'onguent suivant pour exciter au plûtôt la supuration.

Prenez six onces Onguent Basilic, quatre de Digestif commun, deux onces d'Huile de Scorpion, autant de Theriaque récente, & faites du tout un mêlange pour s'en servir. Je fais faire deux pansemens; c'est-à-dire soir & matin, pendant les six premiers jours, & après je me contente de faire panser une fois par jour seulement.

Lorsque le kiste a été entierement sé-

paré, & que la playe commence à s'incarner, je ne mets que le simple Digestif commun, mêlé avec le Beaume d'Arcæus; que si au contraire le Bubon est symptomatique; ce qu'on connoît en ce que bien loin que les symptomes diminuent, ils augmentent. Pour peu que la tumeur s'éleve, je le fais ouvrir incessamment en gardant le même ordre ci-dessus.

Si les Charbons paroissent au visage, on fait faire de petites ponctions tout à l'entour & par dessus, on fait appliquer la Theriaque recente mêlée avec l'Huile de Scorpion, s'ils paroissent sur d'autres parties du corps, l'on fera de légeres scarifications, autour de la tumeur on appliquera par dessus le même Remede: si le Malade tombe dans le délire phrenetique, s'il est fort inquiet, ou s'il vomit considerablement, l'on se trouvera fort bien du Bol suivant.

Prenez un grain Laudanum, une dragme Diascordium, avec une suffisante quantité de Conserve de Rose, l'on en fera un Bol, que le Malade avalera sur le champ, il arrive souvent qu'un grain de Laudanum ne suffit pas, pour lors on peut l'augmenter à proportion de son effet.

Lorsqu'il arrive quelque hémorragie ou crachement de sang, on prepare l'Emulsion suivante, qu'on fait diviser en deux doses,

en faisant garder au Malade l'intervale, de quatre heures de l'une à l'autre.

Prenez six Amandes douces pilées, demi once des quatre Semences froides majeures mondées, une dragme de Semence de Pavot blanc, autant de celle de Courges : concassez le tout dans un mortier de marbre, avec suffisante quantité d'Eau Rose & de Plantin, on exprimera le tout, ensuite dans la couleure vous dissoudrés deux dragmes de Theriaque recente, vingt grains de Poudre de Vipére, deux onces de Syrop de Roses seches, demi dragme de Sang de Dragon, autant de Coral rouge preparé ; s'il survient quelque devoyement qui affoibliſſe le Malade, le rende inquiet, je me sers du Bol suivant, qu'on fait avaler & qu'on réitere, en cas de besoin.

Prenez un grain de Laudanum, une dragme de Confection d'Alkermés, vingt grains de Sang de Dragon, autant de Bol d'Armenie, reduit en poudre, avec une suffisante quantité de Conserve de Rose, pour un Bol à prendre sur le champ, le Malade s'abstiendra de boire, de prendre du boüillon, que deux heures après.

Il faut tenir pendant les premiers jours le Malade aux boüillons, ne lui en faire prendre que de trois en trois heures, dans lesquels on peut délayer de tems en tems un

un peu de Theriaque, ou de la Confection d'Hyacinte.

Dans la Tisane ordinaire, on peut dissoudre du Sel Prunelle, ou quelque goute d'Esprit de Soufre, si la soif fatigue le Malade. Où dans une verrée de Tisane une once de Syrop de Limons.

Quelque indication qu'il se presente pour la saignée, il faut se garder de la mettre en usage. Nous avons vû par expérience, qu'elle est mortelle; & que bientôt après le malade perit.

Les Preservatifs qui nous ont parû les plus assurez, sont de vivre sobrement, garder une grande tranquillité d'esprit, éviter avec soin les vives passions de l'ame, comme encore la fréquentation & communication, l'on se trouve fort bien de mâcher de la Sauge à jeun & de la Rhubarbe, ou de fumer quelques pipes de Tabac: Ceux qui approchent les Malades doivent éviter leur souffle, se laver leurs mains avec du vinaigre, après es avoir touchés, se rincer la bouche en ortant de la Chambre avec de l'Eau de Vie, ou de l'Oxicrat.

Après que le Malade est entierement gueri, que la playe est bien cicatrisée, il faut le purger avec une Tisane Royale; s'il a des demangaisons, ur tout le corps, il faut tirer huit on-

ces de sang, & lui faire usér du lait, pendant quelques jours, qu'on pourra couper avec les Vulneraires.

VOICI DEUX FORMULES de Cataplasme que le même Mr. Michel Docteur en Medecine agregé à Marseille a envoyées pour en faire part au public.

PRenez telle quantité qu'il vous plaira de feüilles recentes d'Ozeille envelopées dans du papier moüillé. Faites-les cuire sous les cendres chaudes, & quand elles seront cuites formés-en une espéce de Catap'asme, que vous apliquerés sur les Bubons & Charbons, lequel vous aurez soin de renouveller de trois en trois heures.

AUTRE.

PRenés feüilles fraîches de Seleri pilées dans un mortier de pierre ou marbre. Exprimés-en fortement le suc auquel vous ajoûterez de jaunes d'œufs & de farine de ségle autant qu'il sera necessaire pour donner une juste consistenc

de Cataplasme, dont vous vous servirez comme du prémier.

REMEDES FAMILIERS

Dont on dit s'estre bien trouvé à Marseille, contre la Peste.

DEz qu'on se sent attaqué, il faut se bien couvrir dans un lit, & bien fermer la Chambre où l'on fera brûler un Parfum, composé d'encens, de soufre & de son, à quoy on peut ajoûter le romarin, la sauge &c. Le Malade en se mettant au lit doit prendre le Remède suivant.

On fait cuire sous les cendres chaudes un ognon blanc, ou au défaut d'ognon blanc un autre, ensorte qu'il ne soit guere cuit qu'à moitié afin qu'il ait plus de force. On en exprime le suc qu'on mêle avec une bonne prise de Theriaque, & on le fait avaler au Malade pour le faire suër. On ne se sert de ce Remède qu'une fois.

Si on souffre le mal de tête, on trempe un linge dans du vinaigre mêlé avec de l'eau, & on l'applique sur le front, le trempant de nouveau, & le rafraichissant dès

qu'il eſt trop ſec. Si les Bubons paroiſſent, on a recours à l'ognon preparé, comme le marquent Meſſieurs les Medecins.

Un honnête Homme qui a été dans le Levant, & qui a vû traiter des Peſtiferés, a découvert ſon ſecret à quelques perſonnes, qui ont crû devoir en faire part au Public. Voicy le Cataplaſme qu'il employe pour faire avancer le Bubon & le conduire à maturité juſques à s'ouvrir de lui-même ſans cautére ny lancette. Il fait piler un ognon de lys juſqu'à-ce qu'il ſoit reduit en pâte, il y ajoûte du ſavon & de l'huile d'olive, qu'on pile encore tout enſemble, dont on fait le Cataplaſme qu'on change de deux en deux heures. Quand le Bubon eſt ouvert & qu'il s'agit de le faire ſuppurer, il fait boüillir du mouron, avec de l'huile & de la cire, de quoy ſe forme le Cataplaſme pour la ſuppuration. S'il ne s'eſt rien reſervé & qu'il nous ait en effet dit tout ſon ſecret, ce Cataplaſme doit conduire juſqu'à parfaite gueriſon.

FIN.

L'On avertit le Public, que nonobſtant les défenſes de Meſſieurs les Preſidens & Commiſſaires de la Chambre de la Santé, quelques Libraires ſe ſont ingerez de faire imprimer des Livres en cette Ville touchant la Maladie de la Peſte, & qu'il n'y a que les Obſervations de Monſieur Chycoineau Chancélier & Profeſſeur en l'Univerſité de Montpelier, les Traités de Meſſieurs Peſtaloſſi & Valant, Docteurs en Medecine aggregés au College de cette Ville, qui ont été lûs dans la Chambre Syndicale des Medécins, & que tous les autres Ouvrages imprimés n'ont été approuvés ny par Meſſieurs les Commiſſaires de la Santé, ny par l'Aſſemblée du Collége.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Messieurs les Presidens & Commissaires de la Santé de cette Ville de Lyon, *les Observations sur la Peste qui regne à Marseille*, faites par Mrs. Bertrand & Michel Medecins aggregés à Marseille, & l'Avertissement qu'un de nos Confreres a mis au commencement de l'Ouvrage, & j'ay l'honneur de certifier à la Chambre que tout merite d'être imprimé, & sera très-utile au public. A Lyon le quinziéme Février 1721. Signé Delamoniere, Vice-Doyen du College & l'un des Commissaires de la Santé.

CONSENTEMENT.

De Messieurs les Presidens & Commissaires Deputés pour le fait de la Santé de la Ville de Lyon.

Du Samedy quinziéme Fevrier mil sept cens vingt-un après midy au Bureau de Messieurs les Presidens & Commissaires Deputés pour le fait de la Santé de la Ville de Lyon y étans.

Messire PIERRE CHOLIER, Chevalier,

Baron d'Albigny, Seigneur de Cibeins, Bully, Montromand, Layeux & le Breüil, Conseiller du Roy, Président en la Cour des Monnoyes, Sénéchaussée & Présidial de Lyon, Lieutenant Particulier, Assesseur Criminel, Prevôt des Marchands, Président de la Santé: JEAN CROPET, Ecuyer, Seigneur de Saint Romain, JEAN PIERRE MARIE DERUOLS, Ecuyer Conseillers du Roy en ladite Cour des Monnoyes & esdits Siege & Sénéchaussée, Messire FRANCOIS JOURDAN, Chevalier Baron de Saint Lager & autres Lieux, Conseiller & Procureur general en ladite Cour des Monnoyes, & esdit Siege & Senechaussée, & Procureur de SA MAJESTÉ au Bureau de la Santé. Nobles JEAN-PIERRE DELAMONIERE, & JEAN-BAPTISTE GOIFFON, Docteurs Medecins Aggregés au College de Lyon: Noble CLAUDE TROLIER, Exconsul, Tresorier de la Santé. Sieurs NICOLAS RUFFIER, FREDERIC GROS, JEAN IMBERT, PAUL ROCHEVALIER, JOSEPH REVERONY, PIERRE DEMADIERES, JEAN-CLAUDE BLANCHET, PIERRE FLACHAT, CHARLES ROSSIGNOL, JACQUES SOUBRY, ANTOINE ROIRE, JEAN CHASSEING, JACQUES BIROUSTE, l'Aîné, CLAUDE GRIMOD & ALEXANDRE RENAUD, tous Commissaires de ladite Santé.

Vû le Raport & l'Aprobation de Monsieur Delamoniere Nous consentons que le Livre des Obſervations ſuſdites ſoit diſtribué au Public, après qu'il aura été imprimé en vertu des permiſſions en tel cas requiſes. Signé CHOLIER, CROPET DE S. ROMAIN, DERUOLS, JOURDAN, DE S. LAGER, DELAMONIERE GOIFFON, TROLLIER, RUFFIER, GROS. JEAN IMBERT, ROCHEVALIER, REVERONY, DEMADIERE, BLANCHET, PIERRE FLACHAT, ROSSIGNOL, SOUBRY, ROIRE, CHASSEING, BIROUSTE, GRIMOD & RENAUD.

Extrait de Regiſtres des Actes & Déliberations du Bureau de la Santé de cette Ville par Nous Secretaire dudit Bureau, Signé, PERRIN.

PERMISSIONS.

SUR la Requiſition du Sr. LAURENS, Maître Imprimeur de cette Ville. Je n'empêche l'impreſſion des ſuſdites Obſervations en une feüille de Cicero, & de l'Avertiſſement en deux feüilles de même caractere. FAIT à Lyon le 15. Fevrier 1721.

AUBERT.

PErmis d'imprimer ce Livre le 17. Février 1721.

DUGAS.

REPONSE
A LA LETTRE
DE
MONSIEUR P***.

Docteur en Medecine, Professeur Agregé au Collége des Medecins de Lyon.

MONSIEUR,

JE fus agréablement surpris quand Mr. de la Moniere me fit l'honneur de me dire hier à la Chambre de la Santé, que vous m'aviez fait celuy de mettre à la fin de vôtre Traité de la Peste une Lettre à mon adresse, & il a bien voulu me communiquer ce ma-

tin vôtre Livre. Comme mon nom n'y étoit deſigné, que par une lettre initiale, j'ay d'abord crû, que je pouvois me diſpenſer de vous faire une reponſe en forme, & qu'une viſite, ou une converſation ſupléeroit à ce défaut : Mais comme le Libraire a pris ſoin de me nommer, & que dans vôtre Lettre vous dites, Monſieur, que j'adoptois le ſentiment des Inſectes, qui me paroiſſoit le plus probable pour cauſe de la Peſte entre toutes celles que les Auteurs ont raportées, vous m'avez découvert, rélevé mon ſecret, & forcé à réconnoître l'Avertiſſement ajoûté aux Obſervations de Mrs. les Medécins de Marſeille, & vous m'obligés à prendre la plume dans un tems où je ſuis accablé de differentes affaires, outre qu'il y à bien d'années que je ſuis révenu de ce genre de recherches Théoriques, & que je fais de la pratique toute mon aplication.

Je vois, Monſieur, que vous vous êtes determiné pour les levains, & que vous n'avez pas laiſſé au Public, comme vous m'aviés fait l'honneur de me le dire, la liberté du choix pour les differentes cauſes de la Peſte propoſées par les Auteurs. Je vous avouë ſans aucun déguiſement, que j'ay été charmé en liſant vôtre Lettre, & que je ſens par avance le plaiſir que j'aurai à parcourir le reſte de l'Ouvrage, je

commence par vous remercier, Monsieur, de l'honneur que vous m'avés fait ; Mais moins de tout ce que vous me dites d'honnête & de gracieux, que de la bonté que vous avés euë de me proposer vos doutes sur le sentiment des Insectes, & de me communiquer les nouvelles reflexions que vous avés faites sur celui des Levains, que je trouve toutes ingenieuses & pleines d'érudition, & je vous diray de bonne-foy, que s'il n'y avoit point d'Insectes, je serois de vôtre party. Comme c'est là le sentiment le plus vraisemblable, c'est aussi celui à l'examen duquel je me suis le plus attaché dans l'Avertissement où je crois d'avoir donné aux Levains la puissance & la vertu qu'ils peuvent avoir. Je me suis proposé d'ailleurs presque toutes les objections qui sont dans vôtre Lettre, j'ay ramassé les exemples les plus interessants & les plus essentiels pour ne rien oublier de ce qui leur est dû : mais pour mettre la question dans son jour, j'ay remarqué, qu'il y avoit deux manieres connuës, dont les Levains se communiquoient : la premiére par une communication immediate de toutes leurs parties sans l'interposition d'aucun corps & l'entremise d'un moyen, & d'un fluide ; la seconde à la faveur d'un moyen & d'un fluide qui leur sert de vehicule : que celles qui se font de la premie-

ainſi que je m'en ſuis déjà expliqué, de ſoupçonner, que la cauſe ne puiſſe conſiſter, de même que de bien d'autres maladies Epidemiques en quelque eſpêce de petits Vers ou Inſectes inperceptibles, & d'autant plus vraiſemblablement qu'elles ſont tranſmiſes & ſe communiquent par des perſonnes qui n'en ſont point malades & n'en ſentent aucunement les effets. D'où il ſemble qu'on peut inferer, que comme elles ſe communiquent ſans le ſecours de la matiére de l'inſenſible tranſpiration, de même la Peſte ſe peut tranſmettre & ſe communiquer indépendemment du ſoufle & des exhalaiſons du corps de celui qui la communique à un autre, & qu'une perſonne peut porter ſur ſes habits la cauſe de la Peſte & la communiquer à d'autres ſans que luimême en ſoit infecté, comme il eſt probable qu'il arrive à ceux qui fréquentent les Malades, & aux Corbeaux principalement, qui portent la Peſte ſur leurs habits & la communiquent à ceux qu'ils rencontrent dans les ruës; & à ceux qui transferent dans les Villes la Peſte avec leurs Marchandiſes de contrebande ſans qu'eux mêmes en ſoient endommagés. Ce qui ſert à prouver, comme l'experirnce le confirme, qu'il y à plus à craindre du côté des habits, des meubles & des marchandiſes, que de la part des exhalaiſons & des émanations des corps des Peſtiferés.

Permettés moi, Monsieur, de vous raporter sur ce fait une histoire que j'ay luë quelque part d'une femme qui eût la hardiesse d'épouser en peu de mois dans la même Ville ou la Peste regnoit & faisoit de grands ravages, trois maris qui moururent consecutivement de cette maladie, sans qu'elle l'eût contractée. Il n'y à pas long-tems qu'on fit lecture à la Chambre de la Santé d'une Lettre écrite d'Arles par un R. Pere Jesuite, qui portoit qu'un jeune homme qui s'étoit marié le Lundy mourut le Samedy de la même semaine, de la Contagion, & que sa femme étoit restée saine. Il y a peu de cas, Monsieur, permettés moy de vous le faire observer, ou la Communication de la Peste puisse se faire plus intimement, que d'un Mary à une Femme & ou les voyes de la transpiration soient plus ouvertes, que dans un Lit, ou tous les deux sont couchés, mais vous repliquerés, je vous préviens, que dans ces quatre cas les Femmes n'avoient pas un Sang disposé à recevoir l impression de ce venin, & moi je croirois plûtôt, sans dessein de vous offenser, que ces Femmes n'ont point été infectées par leurs Maris; parceque les Insectes Pestilentiels qui ont fait mourir leurs Epoux avoient été insinués à droiture dans les vénes & y étoient rétenus sans en pouvoir sortir, à ce que je pense, quand

une fois ils y ſont entrés, & que les Maris n'en ayant point aporté dans leurs maiſons, ny ſur leurs habits, ny ſur leur linge, ny ſur la ſurface de leurs corps, ils ne pouvoient pas communiquer à leurs Femmes la maladie qu'ils avoient, quelque habitude qu'ils euſſent pû contracter avec elles. Si la Peſte ſe communiquoit comme vous le penſés, Monſieur, par les exhalaiſons, les matiéres des ſueurs & de l'inſenſible tranſpiration, dites-moi s'il y peut avoir des cas, ou ſe dût faire plus promptement & plus abondemment cette communication?

Pour vous diſpoſer à faire des reflexions, qui puiſſent vous faire goûter ce ſentiment, obſervés, Monſieur, je vous en prie que Meſſieurs les Médecins de Marſeille, & bien d'autres avant eux rapportent, que l'haleine & les ſueurs des Peſtiferés ne ſentent point mauvais comme celles de la plûpart des autres Malades, & qu'elles n'ont qu'une odeur foible, & inſipide, qui ne s'accorde pas avec les parties Salines & Sulphureuſes qui exhalent continuellement de nos corps, ſur tout étant corrompuës & infectées par le venin de la Peſte, que vous ſupoſés compoſé d'un ferment Salin volatil, & d'une ſubſtance onctueuſe: Je ne m'arête pas aux exemples que vous avés propoſés pour établir ſon adhérence à raiſon de cette onctuoſité, ny à toutes les maladies,

dont vous faites mention pour conc'ure que comme elles dependent de certains Levains, il en doit être de même de la cauſe de la Peſte, ce dont je ne ſçaurois convénir eu égard à deux proprietés opoſées, que l'on remarque dans la communication de ce Venin : l'une la facilité & la promptitude avec laquelle il ſe communique, l'autre de demeurer pluſieurs années de ſuite caché ſans produire aucun effet. Voilà, Monſieur, des difficultés, qu'on ne peut expliquer, ce me ſemble, par des Levains, ny par aucune cauſe inanimée, & le ſoin que vous avés pris de leur donner un fourreau, & une ſubſtance onctueuſe pour les tenir liés & enchaînés, ne les met pas à couvert contre les injures de l'air & du tems, & elles même n'eſt pas à l'abri de leurs impreſſions; vous en convenés en quelque endroit dans vôtre Lettre, outre qu'il eſt bien difficile qu'elle puiſſe reſiſter ſi long tems à l'action d'un ferment Salin & volatil; puiſque c'eſt la proprieté des fermens & des Levains de changer les ſubſtances auxquelles ils ſont apliqués, en des ſubſtances ſemblables à eux mêmes. On pourroit encor vous dire, Monſieur, qu'il y à une grande conformité entre vos Levains & la matiére de l'inſenſible tranſpiration, que vous employés pour mettre en liberté les fermens, ils ſont tous les deux à peu près de même nature, &

vous ne leur attribués pas de differens principes pour leur donner prise l'un sur l'autre. Mais venons à leur action : cette matiére onctueuse étant fonduë & liquifiée les fermens, dites vous sont mis en mouvement, & se repandent dans l'air, je comprends ce détail ; mais je suis embarrassé & je ne conçois pas comment ce ferment après avoir été distribüé & divisé dans l'air reviendra contre l'agent par une détermination opposée, & pourra s'insinuer dans le domicile de celui-cy par les mêmes voyes qu'il en est sorty, & malgré la resistance & le mouvement de cette matiére, qui sort du corps sans interruption ira s'emparer de la place qu'elle aura quittée? Il y a quelque espéce de contrarieté dans cette supposition ; car il faut convenir qu'un agent surpasse en vertu le patient, permettés moi ces termes de l'Ecôle, la matiére de la transpiration doit donc surpasser en force celle des Levains ou des fermens, qu'elle a mis en mouvement, & par consequent ces Levains ne peuvent pas par le seul mouvement qu'ils ont reçû de cette matiére surmonter celui avec lequel elle se repand hors du corps, ni encore moins celui de tout le tourbillon qu'elle forme dans une Sphére assés étendu à l'entour du corps de la personne, dont elle est émanée ; Et au lieu de s'approcher du côté de celui dont la matiére de l'insen

ſible tranſpiration les aura mis en mouvement, ils doivent plûtôt s'en éloigner; car il eſt naturel de penſer, que ces Levains étant mis en mouvement ſe diviſeront enſuite & ſe repandront dans l'Air, où ils ſuivront plûtôt les routes qui les éloigneront, que celles qui peuvent les aprocher du tourbillon, que forme la matiére de l'inſenſible tranſpiration, qui les chaſſera ſans ceſſe au lieu de les attirer: Et pour qu'il pût parvénir quelque portion de ce Levain dans le corps de celui qui l'a réveillé, il faudroit qu'il ſe multipliat à l'infini, & que tout l'air qui l'avoiſine fût changé en Levain, ce n'eſt pas neantmoins vôtre ſentiment, Monſieur, & vous avés raiſon.

Sans que l'air change de nature, & qu'il ſouffre en lui même, & en ſa propre ſubſtãce aucune altération, il pourra cependant être tellement chargé & rempli du Levain de la Peſte, comme dans le tems que toute une Ville eſt univerſellement affligée de cette maladie, que nonobſtant la reſiſtance de la matiére de l'inſenſible tranſpiration quelque portion de ce Levain paſſera dans les Poûmons avec la matiére de l'air inſpiré; mais quand il ne s'agit que d'une petite portion renfermée dans une Caſſette ou dans une Boëtte ou elle a demeuré nombre d'années, & ou ſans le ſécours de l'inſenſible tranſpiration on ne ſçauroit douter,

qu'il n'ait fait des pertes considerables, puisque les corps les plus compactes, le Marbre, les Métaux n'en sont pas exempts, il ne paroît pas croyable, que ce qui pourroit être resté, & qui d'ailleurs avant que de parvénir à la personne en question, sera obligé de se repandre dans l'air, & dans un sens opposé, qui l'en éloignera, puisse entrer dans son corps, l'infecter lui, & ceux qui seront dans la même chambre, lui causer une mort prompte & quelque fois subite; d'autant que ce Levain purement salin & depoüillé de sa partie onctueuse ne sera plus en état de se deffendre contre l'humidité de l'air, qui le resoudra bien vite en eau, & le disposera encore plus à s'unir & se lier avec des atomes de differente espêce, qui en changeront totalement la nature & la vertu; car quoique les Levains ayent des puissances bien étenduës, ils ne sont pas cependant inalterables; puisqu'on ôte aux Poisons corrosifs la force & la vertu par des mélanges convénables, qu'on en arrête les effets par des Remédes.

Ce qui me paroit encor plus surprenant, Monsieur, c'est la prompte action de ce venin, qui souvent fera mourir subitement. Comment est ce que dans si peu de tems toute la masse du Sang peut être changée par la vertu d'une si petite portion de ce venin que nous avons supposé sortir d'une

Boëte

boëtte, toutes les autres circonſtances ajoutées ? puiſque les poiſons les plus actifs demeurent quelquefois des journées entiéres avant que de produire leurs effets, quoiqu'ils ſoient appliqués immediatement, & en maſſe conſiderable. Vous me dirés Monſieur, que ce levain eſt de tous les levains le plus actif, le plus violent, & le plus ſubtil, je vous repondrai que je conviens avec vous que de tous les venins il n'y en a peut être pas de plus puiſſant ; mais vous ne ſauriés me refuſer la liberté de vous repliquer ici l'argument, que vous avés fait contre les Inſectes ; car s'il eſt vrai, comme vous le prétendés, qu'en un inſtant ce levain change non ſeulement toute la maſſe du Sang, mais encore que pour expliquer la communication de la Peſte & ſa continuation vous ſupoſiés, que toute la matiére de l'inſenſible tranſpiration ſoit changée en levain, Il s'enſuivra que quand une fois cette maladie a fait un certain progrés dans une Ville, dans une Province, que tout l'univers n'en ſçauroit échâper, & que quand vous avés deſaprouvé pour cauſe de la Peſte des Inſectes, ou des corps animés, & que vous prétendés inferer de la multiplication de ces animaux imperceptibles par des générations ſucceſſives la continuation & la durée perpetuelle de la peſte, vous ne

vous étes pas aperceu que vous avés fait en même tems le procés a vos levains émanés de l'insensible transpiration ; parce qu'il est certain que cette cause est incomparablement au dessus de toutes les générations, quelques nombreuses qu'on puisse les imaginer, & il sortira dans un jour plus de levain du corps d'un seul pestiferé, que ces Insectes ne sauroient faire de lignées en un mois ; Les Insectes ne pondent pas des œufs tous les jours, ni tous les momens, ils n'en font pour l'ordinaire qu'une fois l'an, & s'ils en font beaucoup plus que les grands animaux, ils vivent en échange bien peu de tems. On raporte que dans la Boristène il s'engendre préſque toutes les nuits une grande quantité de vermisseaux, qui nagent le matin comme des poissons, qui volent sur le midy comme des oiseaux, & qui meurent tous les soirs, & nous savons par expérience que nous en avons un grand nombre, qui ne vivent que peu de tems.

Vous comprenés bien, Monsieur, que tant qu'il y aura un certain nombre de Pestiferés, ils fourniront en un jour plus de levains qu'il n'en faut pour infecter toute une province, & quand il y en aura plusieurs, jugés où pourra aller cette multiplication ? s'il pourra rester dans une Ville ni personne, ni marchandise, qui ne

soient couvertes de ce levain ; que tout l'air n'en soit infecté bien tôt dans l'étenduë d'un Royaume, & la surface de la Terre ? & si la Peste ne dévra pas durer sans interruption, & ne finir que bien tard, pour ne pas dire jamais ? ce qui est contre l'experience, & jusqu'a present on n'a pas vû que la Peste se soit repanduë si universellement, mais peu à peu & gradüellement par la frequentation, & la distribution des marchandises de contrebande.

On ne sauroit tirer de semblables consequences de la génération des Insectes, sur tout quand ils sont transferés de leur païs dans d'autres, qui ne leur sont pas naturels, ou ils respirent un air different, qui ne leur est pas convenable. Chaque Ciel à ses animaux, comme chaque terre à ses plantes ; & de même que les plantes étrangéres transportées dégenérent, & qu'elles ne se reproduisent pas toûjours par leurs semences, qu'il en faut repeter de nouvelles de leur païs naral ; de même les animaux étrangers transferés hors de leur climat ne subsistent pas long-tems, & les œufs qu'ils pondent ne reussissent pas. On en a une preuve dans les œufs que les vers a soye laissent dans ces Provinces, dont le succés n'est pas heureux comme de ceux qu'on tire d'Italie. Or si la propa-

gation des Insectes du levant est interrompüe dans leur païs natal, on a lieu de croire qu'elle devra cesser a plus forte raison dans un païs étranger. l'Experience même nous apprend que les générations de nos Insectes domestiques, & de campagne ne sont pas toûjours également abondantes, & sont souvent interrompües quelques années de suite.

Vous voyés, Monsieur, que les levains sont exposés encore plus que les Insectes aux consequences que l'on peut tirer contre la multiplication & la durée de la Peste, & quoique vous n'ayés rien oublié pour les établir solidement, il n'y a pas aparence qu'ils trouvent crédit parmi tous les savans. Vôtre hypothése même, si vous voulés me permettre de vous le dire, est un peu trop composée, elle ne porte pas ce caractére de simplicité, & cette espéce d'évidence, qui est inseparable de la verité, celle des Insectes est bien plus simple si je ne me trompe, & on explique bien plus naturellement ce qu'il y a de plus difficile tant sur l'origine de la cause de la Peste, sa communication, ses progrés, ses effets si prompts, & si surprenans, que sur son renouvellement aprés plusieurs années de cessation; si c'est une maladie rare dans l'Europe & fréquente au Levant, c'est parce que ces Insectes,

ſont naturels au Levant ; ſi elle arrive quelquefois dans nos Provinces, c'eſt parceque ces animaux y ſont portés dans dès années favorables a les entrétenir, & a faire éclorre leurs ſemences ou leurs œufs; ſi des malades qui en ſont frapés la plûpart en meurent, qu'il y en ait qu'on ne puiſſe ſauver, que de ceux qu'on ſauve les uns ſoient plus malades, que les autres, c'eſt parce qu'ils ont reçû dans leurs corps plus de ces Inſectes ; s'il en meurt ſubitement, comme il arriva a ces quatre portefaix qui les premiers entrerent dans le Vaiſſeau, & en dechargerent quelques Bales de Marchandiſes, c'eſt qu'ils mirent en mouvement pluſieurs eſſains de ces animaux, & qu'il s'en fit tout d'un coup une nombreuſe inſinüation dans leurs corps ; ſi enfin cette maladie ſe rénouvelle après pluſieurs années d'extinction, c'eſt parce que ſi ces animaux meurent, ils laiſſent toûjours des œufs ou des ſemences par leſquelles ils ſe régénérent, & pour révénir a la boëtte ou a la caſſette, dont on a deja parlé, on comprendra que des eſſains d'une prémiere génération multipliée pendant pluſieurs années ſont ſortis tout d'un coup, dont une partie ſe ſera inſinuée par la bouche dans les poûmons & les entrailles de celui, qui l'a ouverte, & l'autre repandüe dans l'air de la Chambre

aura infecté ceux qui s'y seront trouvés, sans que leur soufle, ni le cours de la matiére de l'insensible transpiration, ni son mouvement opposé leur en ait pû defendre l'entrée ; parce qu'ils ont des aîles, & que ces Insectes comme les autres cherchent la chaleur, & que peut-être l'air qui sort du corps des hommes leur convient & leur sert d'apas;au lieu que les levains,& les autres causes inanimées,parcequ'ils n'ont pas des aîles sont obligés de suivre le torrent des matiéres,qui les en éloignent,& les répoussent sans cesse, livrées d'ailleurs au mouvement fortuit de l'air & des vents.

Quant a l'origine des Levains de la Peste, que vous croyés se former dans le corps des hommes ; comme cette supposition est nouvelle pour moy, je vous laisse la gloire de l'invention, je sçai Monsieur, qu'il y a des maladies qui s'engendrent dans nos corps & ceux des animaux ; qu'il arrive quelquefois, mais bien rarement dans le sang des hommes de si grandes alterations, & des changemens si etranges qu'il en resulte des levains qui âprochent de la nature des Poisons, & on en voit a peu prés les mêmes effets : des gangrénes promptes, qui commencent dans le sang, & s'étendent de partie en partie, & bien tôt dans tout le corps, des Charbons, des bubons, & des morts subites & im-

preveües ; c'eſt ainſi que ſe forme la rage dans les chiens & les loups ; mais la difference qu'il y à entre ces maux & la Peſte, c'eſt que la plûpart ne ſe communiquent pas, & ceux qui ſe communiquent ne le font pas a pluſieurs à la fois, ils ne ſe répandent pas dans les Villes & les Provinces, & ne cauſent pas une grande Mortalité ; Deux conditions eſſentielles a la Peſte. On tire encore une difference, qui ne l'eſt pas moins de la maniére, dont la communication de ces maux ſe fait & c'eſt juſtement parce qu'ils ne ſe transmettent que par une application immediate, que la cauſe en eſt individüelle, & qu'elle n'eſt pas repanduë dans un milieu commun, que s'ils ſont contagieux, ils ne ſont pas épidemiques ; l'air en effet qui entoure un chien, un loup enragés, ni leur ſouffle, ni toute la matiére qui exhale de leur cops ne font aucune impreſſion ſur ceux qui les aprochent. On a beau reſpirer l'air qu'ils ont expiré, humer le tourbillon de leur tranſpiration, on ne prend pas leurs maux, & les chiens & les loups qui les rencontrent ne deviénent pas enragés, s'ils n'en ſont mordus, ou n'avalent de leur ſalive ; ainſi une cauſe ſinguliére & individüelle, telle qu'elle eſt dans la rage, ne ſauroit produire aucun effet qu'autant qu'elle eſt apliquée

immediatement comme les autres levains à une ſubſtance convénable, & quand elle ſe repandroit dans l'élement ou nous vivons, étant ſi limitée elle ne pourroit pas l'infecter dans une grande étenduë, comme il a été obſervé à l'égard de cette portion de venin renfermé pluſieurs années dans une boëte, ni par conſequent ſe communiquer en même tems a pluſieurs perſonnes, & produire une maladie épidemique, d'autant qu'elle ne peut ſe repandre dans les airs ſans y être ſans ceſſe diviſée, & ſi diviſée, & alrerée par tant de differens mélanges, qu'elle n'aura plus à la fin aucune puiſſance : Et s'il eſt vrai, comme vous le dites Monſieur, que la diviſion des levains leur tient lieu de multiplication, cela ne peut s'entendre que des parties, dont on ne doute pas, mais aucunement de la vertu & de la puiſſance, dont il eſt ici queſtion, qui ne ſçauroit ſe multiplier a meſure que leur maſſe ſe diviſe & diminuë en ſe deviſant.

Puiſqu'il eſt certain que les maux qui ſe communiquent par une aplication immediate & des cauſes internes & particuliéres ne s'étendent pas beaucoup, & ne ſe communiquent à la fois, ou ſucceſſivement qu'a peu de perſonnes, & que ceux au contraire qui ſe communiquent par un milieu commun ſe repandent bien vîte, &

n'épargnent que peu de monde dans les Villes, & les Provinces où ils se sont glissez, je croirois volontiers, Monsieur que les maladies contagieuses qui se communiquent par une cause interne & particuliére & sans milieu ne devroient pas être mises dans la même catégorie, que les maladies contagieuses qui se communiquent par une cause externe & commune & en quelque façon générale, & qu'il faudroit les distinguer en Contagieuses simples, & en contagieuses & épidemiques tout ensemble.

Quand il seroit vrai que la Peste prend son origine dans le Levant, & qu'elle y est plus frequente, elle dépend néanmoins toûjours d'une cause commune, & se communique là comme dans les autres païs par le moyen d'un air infecté, & c'est peut-être par cette raison que vous n'avés pas dû la mettre au rang des maladies endémiques. Je ne veux pas disputer des termes, mais je crains fort que l'Ecole ne se pourvoit contre vous, & n'en apelle comme d'abus; car s'il y eut jamais maladie épidemique, c'est sûrement la Peste, & si elle étoit propre & particuliére au Levant on aura autant de raison de croire que c'est a cause de certains Insectes, qui sont naturels au païs, que vous de soûtenir, que les Orientaux ont

certaines disposítions interieures, & des causes occasionelles qui font naître dans leurs corps ces sortes de levains ; car supposé que la Peste cesse pendant un ou deux ans, & que les générations de ces animaux soient présque éteintes à raison d'une constitution d'air, ou d'une saison contraire, ou par le defaut d'une nourriture convénable, quelque reste qui aura échâpé a là commune destruction, ou quelqu'une de leurs semences ou de leurs œufs, qu'une saison plus favorable aura fait éclorre, composera bien tôt des familles assés nombreuses pour infecter les habitans des lieux ou ils se seront réproduits. Ce qui se passe à l'égard de nos Insectes nous donne des preuves qui confirment cette conjecture ; pour ne rien dire de plusieurs sortes de vers étrangers aportés avec le cotton, & l'oüatte, qui se multiplient & fourmillentquelquefois, quand ces marchandises demeurent long-tems renfermées, sans que leur succession néanmoins soit de longue durée.

Voila, Monsieur, les Reflexions que vous m'avés obligé de vous adresser, si j'avois eu plus de loisir je les aurois mises peut-étre dans un ordre plus suivi ; mais je vous avouë que je n'ai jamais eu envie

de mériger en auteur, & encore moins, d'écrire sur une maladie, dont je n'ay pas par moi même suffisamment d'experience. A l'égard de la Peste, il faut convénir que nous n'en avons pas beaucoup l'un ni l'autre, & nous devons faire des vœux au Seigneur pour qu'il lui plaise nous préserver de ce terrible fleau; Que si par malheur nous ne pouvions en étre garantis, toutes nos hypotheses ne seroient pas de grande utilité. Ce que nous pourrions faire de mieux seroit de nous appliquer uniquement à la récherche des remédes, qui pûssent combatre une si cruelle maladie, & par une continüélle observation sur leurs effets en établir un usage salutaire; car nous ne manquons pas de matériaux, les Auteurs en proposent un nombre prodigieux tant simples, que composez; mais je suis convaincu que les Médicamens ne sont Remédes que par une juste application. Je vous loüe cependant, Monsieur, du dessein que vous avés eu d'en faire un choix judicieux, de donner des formules pour tous les Symptomes, & de faire present au Public d'un Traité complet sur cette Maladie, je ne doute pas qu'il ne soit tres utile, & j'espére qu'il servira à augmenter la reputation, que vous

vous êtes deja âquiſe par d'autres ouvrages. J'ay l'honneur d'être avec une vraye eſtime, & une parfaite conſideration.

MONSIEUR

Vôtre très humble & tres obeïſſant Serviteur G.

A Lyon le 16. Fevrier 1721.

ERRATA.

Dans l'Avertiſſement.

Page 14. ligne 8. *liſez* fleau.
Page 19. lig. 2. *liſez* eſpéce.
Page 30. lig. 17. *liſez* corrompus.
Page 31. lig. 12. *liſez* procedoit.
Page 35. lig. 26. *liſez* hypotheſes.
Page 41. lig. 11. *liſez* Contrayerva.
à la même page lig. 27. *liſez* alterans.
Page 43. lig. 3. *liſez* Hématite.
Ibid. à la 24. lig. *liſez* circonſpection.
Page 55. lig. 15. *liſez* Hypecacuanha.
Page 56. lig. 23. *liſez* menu Peuple.
à la même page derniere lig. *liſez* & tous.
Page 57. lig. 6. *liſez* les.
Page 60. lig. 14. *liſez* ſucs.

Au ſecond Livre.

Page 3. lig. penultieme *ajoutés* ne ſauroit.
Page 14. lig. 28. aprés accident: aprés cas.
Page 23. lig. 2. *liſez* Digeſtif.

Reponſe à la Lettre de Mr. P***.

Page 2. lig. 13. *liſez* revelé.
Page 19. lig. 21. *liſez* corps.